

## Antinoé, à la vie, à la mode. Visions d'élégance dans les solitudes.



Photo © Cédric Roulliat

**Exposition du 1<sup>er</sup> octobre 2013 au 28 février 2014**  
**en partenariat avec le musée du Louvre et l'Opéra national de Lyon.**



Cette exposition est reconnue d'intérêt national par le ministère de la Culture et de la Communication, direction générale des patrimoines, service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État. Elle bénéficie également d'un soutien de la Direction régionale des affaires culturelles Rhône-Alpes.

**Contacts presse :**  
communication@mtmad.fr

MTMAD  
34 rue de la Charité  
69002 Lyon  
www.MTMAD.fr

## Sommaire

1. Communiqué de presse de l'exposition
2. Communiqué de presse du ministère de la Culture et de la Communication
3. La campagne de 1897 : la révélation des nécropoles d'Antinoé et de leurs trésors
4. La troisième campagne de fouilles de 1898
5. L'exposition du produit de la troisième campagne de fouilles au musée Guimet de Paris en 1898
6. Les costumes découverts durant la troisième campagne de fouilles (1898)
7. Les campagnes suivantes (1899-1908)
8. Les chefs-d'œuvre issus des différentes campagnes
9. Le costume à Antinoé
10. La sépulture de « Thaïs d'Antinoé » (Thaïas)
11. La sépulture de Leukyôné
12. La sépulture du « chevalier byzantin »
13. La sépulture du « conducteur de char »
14. La sépulture du « fonctionnaire à la pourpre »
15. Le « Châle de Sabine »
16. Les visuels disponibles pour la presse
17. Autour de l'exposition
18. Les partenaires
19. Présentation du MTMAD
20. Informations pratiques

## 1 – Communiqué de presse de l'exposition

***Antinoé, à la vie, à la mode.  
Visions d'élégance dans les solitudes.***



Cette exposition  
est reconnue  
d'intérêt national



par le ministère  
de la Culture  
et de la Communication,

Direction générale  
des patrimoines,  
Service des musées de France.  
Elle bénéficie à ce titre d'un soutien  
financier exceptionnel de l'État.

Exposition organisée  
par le musée des Tissus,  
en partenariat avec  
le musée du Louvre  
et l'Opéra national de Lyon.



**Commissariat :** Florence Calament, conservateur du patrimoine, section Copte,  
département des Antiquités égyptiennes, musée du Louvre  
Maximilien Durand, directeur du musée des Tissus et du musée  
des Arts décoratifs

**Visuels disponibles pour la presse :**

<http://www.echanges-ccil.fr/>

Identifiant : presse

Mot de passe : pressemusee

**Contact presse :** [communication@mtmad.fr](mailto:communication@mtmad.fr)

En 1896, Émile Guimet, célèbre industriel lyonnais, obtient de pouvoir mener un chantier de fouilles sur le site mythique d'Antinoé. La ville avait été fondée en 130 par l'empereur Hadrien sur le lieu de la noyade de son favori Antinoüs. Unique fondation impériale sur le sol égyptien, Antinoé (en grec *Antinoopolis*) a été voulue comme un foyer d'hellénisme et de raffinement. Elle abritait le palais du gouverneur, et était ornée de monuments remarquables : un arc de triomphe, des portiques monumentaux, des temples – le sanctuaire d'Antinoüs, un temple d'Isis, un temple de Sérapis... –, un théâtre, un hippodrome... Durant les périodes romaine et byzantine (jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle), elle est assurément l'une des cités les plus brillantes du monde méditerranéen.

Missionné par Émile Guimet, l'archéologue Albert Gayet mène une première campagne prometteuse. Néanmoins, c'est au cours de la deuxième campagne qu'il met au jour les nécropoles de la ville. Les vêtements exhumés dans les sépulcres révèlent au monde l'élégance de ses habitants.

Émile Guimet, immédiatement convaincu de l'importance de la découverte, persuade la Chambre de Commerce de Lyon de financer en grande partie la troisième campagne qui aura lieu en 1898. Elle a pour objectif de poursuivre l'exploration des nécropoles et de pourvoir le musée des Tissus de costumes ou de fragments de vêtements jusqu'alors inconnus. Des exemplaires précoces et uniques de soieries, notamment, sont révélés à cette occasion.

Le produit de la campagne de fouilles est brièvement exposé à Paris, au musée Guimet, avant de rejoindre les collections du musée des Tissus, en 1899. Elles restent cependant pour la plupart inédites. En effet, seules quelques pièces sont présentées à leur arrivée, la majorité restant en caisse, « brutes de fouilles ».

Le succès de l'exposition au musée Guimet permet à Albert Gayet de poursuivre l'exploration du site. Chaque année, jusqu'en 1908, le Palais du Costume, le musée Guimet ou le Petit Palais des Champs-Élysées organiseront une exposition estivale avant la dispersion du matériel, partagé entre différents musées, Muséums d'Histoire naturelle ou universités. Le musée des Tissus recevra presque chaque année, toujours grâce à Émile Guimet, les pièces les plus remarquables pour l'histoire du costume ou du tissage.

Aujourd'hui, le musée du Louvre possède la plus importante collection d'objets exhumés à Antinoé. Avec la redécouverte récente des costumes issus de la campagne de 1898, le musée des Tissus se révèle conserver aussi une collection majeure. Depuis presque deux ans, en effet, les étoffes oubliées dans les caisses d'origine ont été identifiées, analysées et restaurées pour être révélées au public.

L'exposition *Antinoé, à la vie, à la mode. Visions d'élégance dans les solitudes* présente donc, grâce au partenariat entre ces deux musées et pour la première fois, des ensembles enfin réunis et de nombreuses œuvres inédites. Pour la première fois, aussi, c'est véritablement sous l'angle de l'histoire de la mode que ce matériel peut être envisagé. En effet, plusieurs costumes complets d'hommes et de femmes, des chaussures aux accessoires en passant par les manteaux, les chemises ou les robes, sont ici exposés.

En partenariat avec l'Opéra national de Lyon, ces costumes ont fait l'objet de restitutions à l'identique, mises en scène par le photographe Cédric Roulliat. Ils révèlent les modes vestimentaires de la fin de l'Antiquité, le goût des élégants pour les étoffes de luxe, soieries ou lainages, les influences, aussi, d'un Orient mythique, la Perse, dont on adopte alors les vêtements d'apparat ou le répertoire ornemental.

Ces étoffes montrent également qu'Antinoé était un centre de production textile de première importance, répondant aux exigences d'une population contrastée, hésitant entre un paganisme crépusculaire et un christianisme de plus en plus officiel.

L'exposition présente la totalité de la campagne de 1898, et les éléments les plus exceptionnels des campagnes suivantes, organisés autour des vêtements de la fameuse « Thaïs », dans laquelle on a parfois reconnu l'héroïne du roman d'Anatole France et de l'opéra de Jules Massenet, ou de Leukyôné, la païenne retrouvée avec son laraire et rattachée par Albert Gayet au règne d'Héliogabale. Le musée du Louvre a concédé des prêts importants, dont plusieurs chefs-d'œuvre exposés à Lyon pour la première fois, comme le « châle de Sabine », enfin présenté avec les éléments conservés au musée des Tissus et au musée des Beaux-Arts de Lyon. Le Palais des Beaux-Arts de Lille et le musée des Confluences de Lyon ont également accepté de prêter les momies costumées d'un « conducteur de char » qui officiait à l'hippodrome, d'un « fonctionnaire à la pourpre », très probablement attaché à l'administration du palais, et d'un « chevalier byzantin », portant le costume caractéristique de son rang.

Près de deux-cent cinquante œuvres (dont soixante-dix prêts du Louvre) sont présentées dans l'exposition (costumes complets, accessoires de coiffure, chaussures, fragments, tentures, coussins funéraires, corps vêtus, datant majoritairement des IV<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, aquarelles contemporaines des fouilles et photographies de Cédric Roulliat).

Exposition du 1<sup>er</sup> octobre 2013 au 28 février 2014.

## 2 - Communiqué de presse du ministère de la Culture et de la Communication



### Actions en faveur des musées de France : expositions qui ont reçu le label d'exposition d'intérêt national

Aurélie Filippetti, ministre de la Culture et de la Communication annonce la liste des 20 manifestations qui reçoivent le label « *Exposition d'intérêt national* » en 2013.

**Le label « Exposition d'intérêt national » récompense chaque année les musées de France qui mettent en œuvre des expositions remarquables tant par leur qualité scientifique que par le caractère innovant des actions de médiation culturelle qui les accompagnent.**

Ces « Expositions d'intérêt national » s'inscrivent dans le cadre de la politique de diffusion et d'élargissement des publics menée par le ministère de la Culture et de la Communication. Elles participent également à sa politique d'action territoriale, avec la recherche d'une juste répartition de l'aide de l'État, entre les collectivités porteuses de projets. Les subventions exceptionnelles attribuées aux projets sélectionnés par la direction générale des patrimoines, service des musées de France, peuvent atteindre 50 000 euros.

Les expositions retenues en 2013 sont les suivantes :

*Interférences/Interferenzen, architecture, Allemagne-France, 1800-200*  
Strasbourg - Musée d'art moderne et contemporain, 29 mars- 21 juillet 2013

*Mémoires vives, une histoire de l'art aborigène*  
Bordeaux – Musée d'Aquitaine, 26 octobre 2013 – 30 mars 2014

*Georges-Antoine Rochegrosse (1859-1938)*  
Moulins – Musée Anne de Beaujeu, 29 juin 2013 – 5 janvier 2014

*François-André Vincent (1746-1816) – Un artiste entre Fragonard et David*  
Tours – Musée des Beaux-Arts, 19 octobre 2013 – 19 janvier 2014

*Sur la route des Indes : un ingénieur français sur la route du Tamilnadu*  
Châlons-en-Champagne – Musée des beaux-arts et d'archéologie  
21 septembre 2013 – 15 février 2014

*Courbet et Cézanne*  
Ornans – Musée Courbet, 29 juin – 14 octobre 2013

*Tourbillonnante Joséphine Baker*  
Boulogne-Billancourt - musée des années 30, 21 novembre 2013 – 23 mars 2014

*Une odyssée gauloise. Parures de femmes à l'origine des premiers échanges entre la Grèce et la Gaule* - Lattes – musée de Lattara, 27 avril 2013 – 12 janvier 2014

*Le goût de Diderot*  
Montpellier – Musée Fabre, 5 octobre 2013 – 12 janvier 2014

*Aubusson, tapisseries des Lumières. Splendeurs de la manufacture royale, fournisseur de l'Europe au XVIII<sup>e</sup> Siècle.*  
Aubusson – Cité de la Tapisserie, 15 juin – 31 octobre 2013

*Ours - mythes et réalités*  
Toulouse – Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, 11 octobre 2013 – 30 juin 2014

*Une renaissance, l'art entre Flandre et Champagne*  
Saint-Omer – Musée de l'hôtel Sandelin, 5 avril – 1er juillet 2013

*Picasso, Léger, Masson : l'histoire d'une galerie*  
Villeneuve d'Ascq – LaM, 28 septembre 2013 – 12 janvier 2014

*Clemenceau et les artistes modernes : Manet, Monet, Rodin.*  
Les Lucs-sur-Boulogne – Historial de la Vendée, 8 décembre 2013 – 2 mars 2014

*Chaissac-Dubuffet – Entre plume et pinceau*  
Les Sables d'Olonne – musée de l'abbaye Sainte-Croix, 13 octobre 2013 – 26 janvier 2014

*Joseph Cornell et les surréalistes à New York – Dali, Duchamp, Ernst, Man Ray*  
Lyon – Musée des beaux-arts, 18 octobre 2013 – 10 février 2014

*Antinoé, à la vie à la mode. Visions d'élégance dans les solitudes*  
Lyon – musée des Tissus, 1er octobre 2013 – 28 février 2014

***Dans le cadre de Normandie impressionniste :***

*Un été au bord de l'eau ; loisir et impressionnisme*  
Caen – Musée des beaux-arts, 27 avril – 29 septembre 2013

*Eblouissants reflets – 100 chefs d'œuvre impressionnistes*  
Rouen – Musée des beaux-arts, 29 avril – 30 septembre 2013

*Vernon et les bords de Seine au temps des impressionnistes*  
Vernon – Musée Poulain, 7 avril – 22 septembre 2013

*Pissarro dans les ports : Rouen, Dieppe, le Havre*  
Le Havre – Musée d'art moderne André Malraux, 27 avril - 29 septembre 2013

***Dans le cadre de Nancy Renaissance 2013 :***

*Un nouveau monde : naissance de la Lorraine moderne*  
Nancy – Musée Lorrain, 4 mai – 4 août 2013

*L'automne de la Renaissance : d'Arcimboldo à Caravage*  
Nancy – Musée des beaux-arts, 4 mai – 4 août 2013

***Dans le cadre de Marseille-Provence 2013 - Capitale européenne de la culture :***

*Le grand atelier du Midi, de Van Gogh à Bonnard*  
Marseille – Palais Longchamp, 13 juin – 13 octobre 2013

*Nuage*  
Arles – Musée Réattu, 16 mai – 31 octobre 2013

*Le grand atelier du Midi, de Cézanne à Matisse*  
Aix-en-Provence – Musée Granet, 13 juin – 13 octobre 2013

**Contact presse**

Département de l'information  
et de la communication  
01 40 15 74 71  
service-presse@culture.gouv.fr  
Direction générale des patrimoines  
Françoise Brézet 01 40 15 78 14 francoise.brezet@culture.gouv.fr  
www.culturecommunication.gouv.fr



Buste d'Antinoüs dit « Antinoüs d'Écouen ».  
Marbre, copie du XVIIIe siècle  
d'un original venant de la villa Adriana,  
conservé au musée du Prado.

**A**ntinoé (en grec *Antinoopolis*) est une métropole située sur la rive orientale du Nil, en Moyenne-Égypte, à quelques trois cents kilomètres au sud du Caire.

Elle doit son nom – qui signifie « la ville d'Antinoüs » - et son prestige aux circonstances de sa fondation par l'empereur Hadrien le 30 octobre de l'an 130. La ville est établie à l'endroit-même où le favori de l'empereur, le jeune Antinoüs, venait de se noyer dans le Nil. Les circonstances du drame ne sont pas claires. L'éphèbe a-t-il été assassiné ? S'est-il immolé pour conjurer un oracle néfaste à son amant ? Quoi qu'il en soit, Hadrien demeure inconsolable. Il fonde la ville qui porte son nom, divinise le jeune homme et lui fait rendre un culte, sous le nom d'Osiris-Antinoüs.

L'organisation spatiale de la ville d'Antinoé est déterminée par l'axe du Nil et la chaîne arabique s'étaguant à l'arrière-plan. Elle s'étend dans une plaine, parallèle à la rive du fleuve et à l'abri de cet amphithéâtre naturel, à l'intérieur d'une enceinte trapézoïdale en maçonnerie de briques crues de plus de cinq kilomètres de longueur.

Précédée par des vestiges remontant au moins au Moyen-Empire, la ville est construite sur le modèle des colonies grecques déjà existantes en Égypte, mais il s'agit d'un cas unique de fondation impériale sur le sol égyptien. L'ambition politique affirmée est d'en faire une vitrine et un relais du pouvoir de Rome dans la province d'Égypte et un nouveau centre de l'hellénisme.

Cette détermination se traduit dans le plan d'urbanisme : un arc de triomphe constitue l'entrée monumentale de la ville sur le Nil et de vastes colonnades bordent les rues principales – le *cardo* et le *decumanus* – qui se croisent à angle droit et desservent les cinq quartiers (*grammata*) désignés par les premières lettres de l'alphabet grec et le sixième appelé *Hadrianeios*, eux-mêmes subdivisés en blocs ; la cité comporte un théâtre, des bains publics, un vaste hippodrome hors-les-murs et de nombreux temples, parmi lesquels l'*Antinoeion*, dédié « à Antinoüs qui trône avec les dieux d'Égypte », comme le révèle une inscription trouvée sur le site.

Tout au long des périodes romaine et byzantine, Antinoé est un centre politique, religieux et intellectuel majeur, situé au départ d'un nouvel accès vers les ports de la Mer Rouge, sur la *Via Nova Hadriana*, inaugurée en 137. Chef-lieu d'un nome – ou division administrative –, elle abrite le palais du gouverneur provincial. Elle est aussi le siège d'un évêché et attire les pèlerins venus vénérer le tombeau du martyr saint Colluthus, victime, au IV<sup>e</sup> siècle, des persécutions de l'empereur Dioclétien. L'enseignement qui y est dispensé, en mathématiques et en médecine notamment, est très réputé.

Le culte des dieux de l'Égypte et de l'Empire, Isis, Osiris, Sérapis, mais aussi Apollon, Athéna ou Zeus, semble y perdurer jusqu'à la période byzantine, tandis que le christianisme s'y impose également. Cette diversité confessionnelle correspond à la mixité de la population.

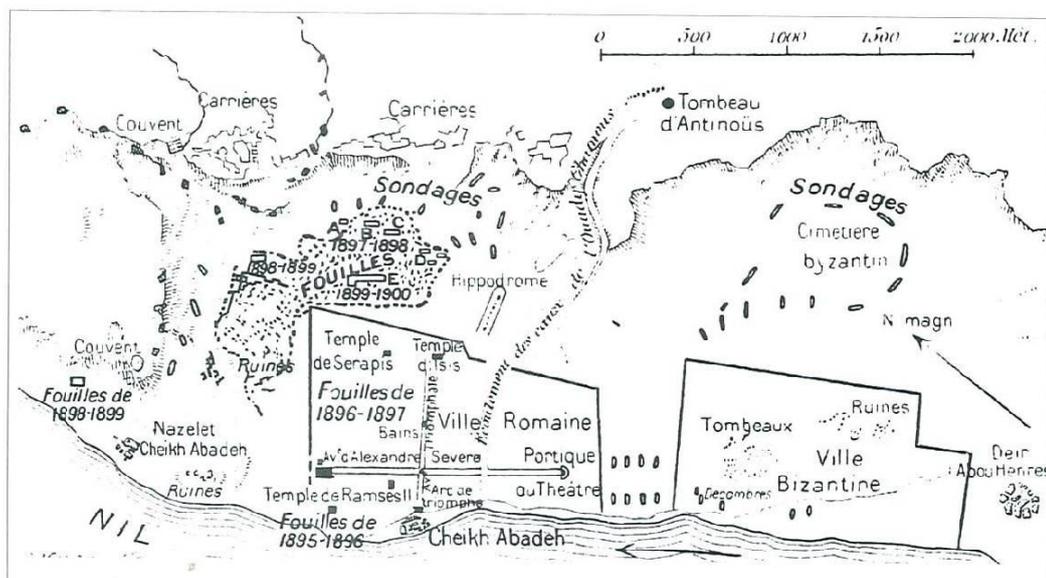
La ville décline peu à peu avec la conquête arabe de l'Égypte, en 640. Les pierres de ses monuments servent à l'édification de la nouvelle ville du Caire.

Après le VIII<sup>e</sup> siècle, elle tombe lentement dans l'oubli, et la splendeur de la ville romaine et byzantine n'est plus qu'un souvenir dans les récits merveilleux de la plupart des géographes arabes médiévaux.

Quelques voyageurs occidentaux redécouvrent ses vestiges dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais ses ruines sortent réellement de la désuétude grâce à l'Expédition d'Égypte et au travail d'Edme François Jomard, qui y fait cinq séjours entre 1798 et 1800 et dresse un plan d'ensemble.

Le règne du vice-roi réformateur Méhémet Ali (1805-1849) est particulièrement dévastateur : des travaux d'irrigation et d'industrialisation joints à l'état d'abandon du site font presque disparaître les ruines.

Le potentiel archéologique d'Antinoé est cependant pressenti par Émile Guimet (1836-1918). Sa détermination lui permet d'obtenir l'autorisation d'y effectuer des fouilles, qu'il finance dès 1896. Il lui aura fallu dix ans pour mettre en œuvre ce projet, depuis qu'il a lancé son fameux : « Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque chose à faire à Antinoé ? » Un jeune archéologue, Albert Gayet (1856-1916), est choisi pour conduire le chantier. Il consacra vingt ans de sa vie et tous ses efforts à la révélation de la civilisation brillante d'Antinoé et du quotidien raffiné de ses habitants



Plan général des fouilles d'Antinoé par Albert Gayet. vers 1900,  
© La Nature 2037, 1912, fig. 7, p. 19.

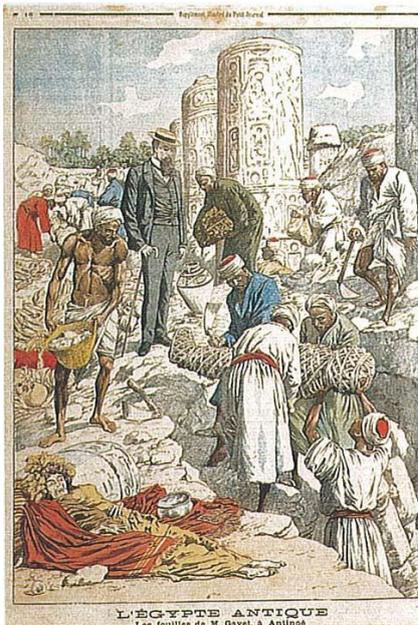
### 3 - La campagne de 1897 : la révélation des nécropoles d'Antinoé et de leurs trésors

Albert Gayet mène sa première campagne sur le site d'Antinoé en mars-avril 1896. Émile Guimet lui avait confié comme mission de découvrir des témoignages de la fusion du symbolisme égyptien dans les croyances grecques et romaines.

*Je dois dire tout de suite que mon attente fut déçue en partie, ou, plutôt, l'importance des déblais nécessaires pour arriver à découvrir, à l'intérieur d'une cité, la quantité de figurines religieuses que j'escomptais était si considérable qu'elle paralysa l'exploration.*

Albert Gayet, 1905.

Les recherches sont en premier lieu axées sur la ville d'époque pharaonique qui a précédé la fondation d'Hadrien. Albert Gayet dégage d'abord la cour et la salle hypostyle d'un temple ruiné de l'époque de Ramsès II, situé au nord-ouest du croisement des deux avenues principales de la ville romaine. Dans la plaine et dans la montagne avoisinantes, il relève aussi des tombes du Moyen-Empire. Des figurines égypto-grecques, quelques poteries, des masques en plâtre ou en terre cuite et quelques petits objets égyptiens sont exposés au musée Guimet de Paris à son retour, mais aucun textile ne figure encore parmi les découvertes.



Toujours grâce à une allocution du musée Guimet, Albert Gayet reprend les fouilles de février à avril 1897. Il met au jour les substructures d'une chapelle d'Aménophis IV, la cour et le pronaos d'un temple de granit dédié à Isis-Déméter et les vestiges d'un temple de Sérapis. Il s'éloigne alors de l'enceinte de la ville et découvre un « champ d'offrandes », c'est-à-dire de nombreuses jarres scellées remplies de céréales, de miel ou de galettes, enterrées dans le sol par les pèlerins venus vénérer l'Osiris-Antinoüs. Mais au mois de mars, il découvre, à l'est de la ville, quatre quartiers d'une nécropole qu'il attribue aux périodes pharaonique, romaine, byzantine et copte.

*Aucune description ne saurait rendre l'aspect de cette nécropole d'Antinoé, tel qu'il m'a été donné de la voir, au cours même de fouilles exécutées par les soins du Musée. Sous un clair soleil de printemps, le désert s'estompait, uniformément monotone, en larges ondulations jaunes, glacées d'une réverbération blanche, d'où montait comme une buée lumineuse, échappée à quelque foyer mystérieux. À mesure qu'on s'approchait du champ d'exploration, des fosses, imperceptibles de loin, annonçaient les puits de sondage. À l'entour, des silhouettes d'ouvriers se découpaient par instant, nettes, avec une extraordinaire précision. Des bandes d'enfants, la tête chargée d'une couffe de roseaux tressés pleine de décombres, passaient en chantant une complainte nasillarde. L'ensemble du tableau n'avait d'abord rien de bien funèbre.*

*Mais, quand, du haut d'un monticule, le regard embrassait tout le chantier en exploitation, on eut dit être sous le coup de quelque fantastique cauchemar.*

*Rangées en files serrées, de même qu'en nos cimetières, les fosses vidées s'ouvraient béantes, tandis que, sur le versant des sables rejetés à côté d'elles, les couvercles des sépulcres gisaient, mêlés aux ossements des morts. Des têtes, des bras, des jambes, des troncs désarticulés, des lambeaux d'étoffes jonchaient partout le sol. Ici, des corps entiers étaient étendus, tout habillés.*

*D'autres, complètement dépouillés, étalaient leur nudité lamentable, en une attitude gauche, qui conservait comme une empreinte de mort récente ; et que rendait plus horrible encore leur admirable état de conservation. Pas un cheveu ne manquait à ces fronts jaunis ; pas un cil, à ces orbites vides ; pas un ongle, à ces mains desséchées ; pas un pouce de peau, à ces muscles comme pétrifiés.*

(Albert Gayet, 1897).

L'archéologue met au jour les sépultures de plusieurs « dames romaines », inhumées avec leurs plus riches atours et reposant sur de précieux coussins funéraires, et d'un « officier », vêtu d'un manteau de couleur carmin garni de parements de soierie.

*La seule difficulté est d'enlever ces vêtements sans les déchirer, car les plis ont à la longue adhéré, et la moindre traction met l'étoffe en miettes ; si bien que, prise au dépourvu cet hiver, l'exploration n'a donné que d'imparfaits résultats, et que les spécimens expédiés au musée n'y parviendront qu'en lambeaux.*

Albert Gayet, 1897.

Quand Émile Guimet découvre le produit de la deuxième campagne et les exemplaires uniques d'étoffes précieuses qui en proviennent, il est convaincu qu'il faut poursuivre l'exploration. Pour cela, il lui faut trouver des financements complémentaires. La Chambre de Commerce de Lyon est alors sollicitée. Le 27 septembre 1897, Émile Guimet fait parvenir au Président de la Chambre :

*1 – deux cadres contenant des étoffes trouvées à Antinoé (Égypte) et remontant à la période romaine ; 2 – quatre enveloppes contenant des fragments d'étoffes non collées pour qu'on puisse en examiner la contexture ; 3 – une brochure expliquant le résultat des fouilles. M. Albert Gayet, le savant égyptologue qui dirigeait les travaux, ne s'attendait nullement à rencontrer des étoffes de cette importance. Mal outillé, il n'a pu recueillir que des bribes. L'année prochaine, les précautions seront mieux prises et les échantillons, à coup sûr, plus importants. Si la Chambre de Commerce s'intéresse à ces trouvailles et si elle ajoute 2 000 f. aux souscriptions françaises recueillies pour les fouilles d'Antinoé, M. Gayet réservera toutes les étoffes et les enverra à la Chambre de Commerce qui fera son choix.*



Sans hésiter, et devant l'importance des découvertes faites en 1897 pour l'histoire des textiles de la fin de l'Antiquité, la Chambre de Commerce devient le premier partenaire des fouilles d'Antinoé pour doter son musée des Tissus des découvertes les plus remarquables issues du site. Elle obtiendra le produit presque intégral de la troisième campagne de fouilles, menée en 1898.

Soierie, Antinoé, campagne de 1897,  
Lyon, musée des Tissus, inv. MT 26812.2

#### 4 - La troisième campagne de fouilles de 1898

Albert Gayet conduit sa troisième campagne de fouilles entre février et avril 1898. Il concentre ses travaux sur les quatre quartiers du cimetière de la plaine. Il les nomme A, B, C et D, et il y reconnaît une « nécropole égyptienne » (A), une « nécropole romaine » (B), une « nécropole byzantine » (C) et des « sépultures coptes » (D). Chaque tombe reçoit également un numéro.

Ainsi parlera-t-on, par exemple, de l'occupant de la tombe B 281 – nécropole B, tombe 281 – ou de la défunte inhumée dans la tombe B 417. C'est dans les trois derniers quartiers qu'il met au jour des exemplaires inédits de costumes.

*Dans les tombes du premier groupe, le mort est embaumé d'une façon sommaire, les amulettes qui l'entourent appartiennent au rituel antique, rien n'annonce les cultes de l'Olympe. Dans le second, les cadavres sont encore quelquefois recouverts de bandelettes, mais non momifiés. Un bain de léger bitume aromatisé, et l'action des sables surtout, les ont préservés pourtant, autant et plus peut-être que l'embaumement pharaonique. Les chairs se sont desséchées, la peau s'est durcie. Sur la face, un masque de plâtre peint ou doré se pose, où s'enchâssent des yeux d'émail. Mais le plus souvent, le défunt est vêtu d'un costume semblable à celui qu'il portait de son vivant, et les objets enterrés avec lui appartiennent au culte égypto-grec. Dans le quartier copte, enfin, les morts sont habillés comme les précédents, mais les étoffes sont plus grossières, les broderies dont elles sont ornées moins soignées, les accessoires moins luxueux.*

*[...] En deux mois, deux mille caveaux furent ouverts. Cinquante seulement dans la nécropole antique ; trois cent cinquante, dans la nécropole romaine ; cinq cents, dans la nécropole byzantine ; onze cents dans le cimetière chrétien.*

Albert Gayet, 1898.

Malheureusement, on ne sait presque rien des défunts qui reposaient dans les sépulcres maçonnés de la plaine, dans les quartiers B et C, et encore moins de ceux qui gisaient, simplement emmaillottés et enterrés à même le sable, dans le quartier D.

Albert Gayet est effectivement bien en peine de donner des précisions sur les tombes qu'il fait ouvrir.

*Toutes d'ailleurs sont anonymes, il ne subsiste de celles des trois premiers groupes que la chambre souterraine, le monument qui de toutes marquait autrefois l'existence ayant disparu pour servir de matériaux de construction. De là un manque absolu de documents sur la date qu'il convient d'assigner à chacune d'elles, et la personnalité de ceux qui sont venus y reposer. Quelques indications approximatives peuvent à peine être fournies par la nature des objets qu'elles renferment.*

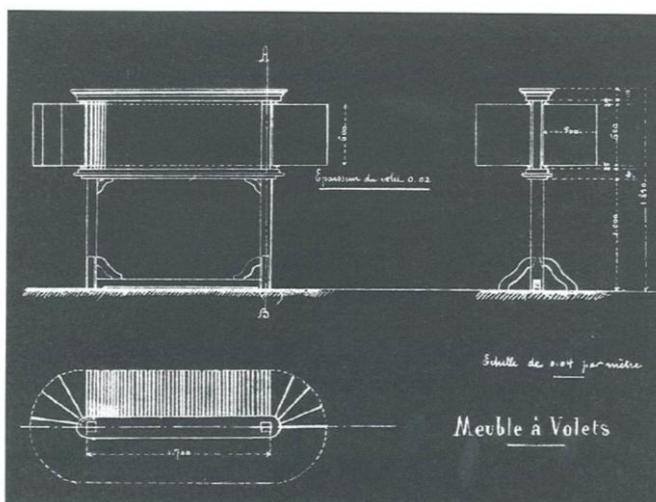
Albert Gayet, 1898.

Pourtant, de ces défunts anonymes qu'il exhume en grand nombre, dont il prélève des lambeaux d'étoffes qui avaient constitué, jadis, leurs costumes d'apparat, Albert Gayet esquisse, au fil de ses publications, un portrait bien incarné et presque vivant.

*De ce cimetière endormi pendant des siècles, les morts se dressent, nouveaux Lazares, avec leur visage d'autrefois ; leurs tuniques ont conservé les plis qu'aux sinuosités du corps avait fixé l'accoutumance ; les couronnes dont se paraient leur tête ne sont point encore flétries, et les symboles de leur foi, les souvenir de ce qu'ils ont aimé, nous sont rendus tels qu'au jour où, par des mains pieuses, ils furent déposés auprès d'eux.*

Albert Gayet, 1902.

Du 22 mai au 30 juin 1898, le produit de la campagne de l'hiver est exposé au musée Guimet de Paris. Le public parisien découvre alors avec stupéfaction le raffinement et le luxe des étoffes d'Antinoé. Dix-huit vitrines sont consacrées aux objets mis au jour dans les nécropoles.



Un meuble à volets contient les exemplaires les plus fragiles et précieux de soieries qui garnissaient les vêtements de luxe. Sept vitrines sont dévolues à des costumes complets d'hommes ou de femmes que l'archéologue qualifie de « haut dignitaire », de « musicienne », de « scribe », de « haut fonctionnaire » et d'« amazones », la première « païenne », la seconde « chrétienne ». Les autres contiennent des vêtements plus ou moins fragmentaires.

Plans du meuble à volets réalisé par la Maison Goumain frères.

© Documents conservés au Centre historique des Archives nationales, Paris.

Un petit fascicule in-18, sans illustration, accompagne la visite. Il s'intitule *Catalogue des objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles de 1898 et exposés au musée Guimet du 22 mai au 30 juin 1898*.

Rédigé dans un style laconique et souvent imprécis, il mentionne brièvement chaque pièce présentée dans l'exposition. Il constitue le seul compte rendu de fouilles de l'archéologue, hélas.

Le public est enthousiaste et la presse dithyrambique. La plus grande majorité des étoffes est mise en caisse après l'exposition. Elles sont envoyées à Lyon où elles arrivent en 1899. Certaines sont immédiatement extraites des caisses et exposées au musée des Tissus. Mais la plus grande partie reste inédite, non étudiée et « brute de fouilles », jusqu'à leur redécouverte en 2012. Grâce au *Catalogue des objets recueillis à Antinoé*, presque toutes les vitrines de l'exposition de 1898 ont pu être recomposées, et chaque œuvre a pu être identifiée. Des éléments de costume sans équivalents sont aujourd'hui présentés pour la première fois au sein de l'exposition.

## **5 - L'exposition du produit de la troisième campagne de fouilles au musée Guimet de Paris en 1898**

Au retour de sa campagne de l'hiver 1898, Albert Gayet est déjà persuadé qu'on pourrait écrire toute une histoire de la civilisation à Antinoé, aux périodes romaine et byzantine, seulement grâce aux costumes découverts dans les sépultures.

Dans l'exposition qu'il organise au musée Guimet de Paris entre le 22 mai et le 30 juin 1898, l'archéologue s'efforce de classer ses trouvailles pour livrer au public les grands chapitres de cette histoire, souvent au détriment, hélas !, de l'unité archéologique des sépultures.

La première vitrine était consacrée au mobilier funéraire qui caractérise les sépultures d'« époque romaine », avec un « lit funéraire » tout entier (tombe B 112), composé d'un « oreiller », d'un « matelas » et d'une étoffe qui « s'étendait sous les jambes du mort ». Des « fragments d'un manteau d'homme » (tombe B 79), ornés de parements de soie, révèlent déjà le luxe de ces sépultures.

Un autre « coussin » (tombe B 117) et un « miroir » évoquent le type d'objets que livrent les sépulcres ; ils lui permettent aussi d'opposer le manteau d'homme au miroir typiquement féminin.

Dans la deuxième vitrine, le visiteur découvre ensuite le premier costume complet de l'exposition. Il s'agit de la tenue du « haut dignitaire » (tombe B 281). Les quartiers B et C de la nécropole lui avaient semblé contenir « des divisions réservées aux officiers impériaux en résidence à Antinoé ». L'occupant de la tombe B 281 était particulièrement représentatif de cette population, puisqu'il portait un « manteau à longues manches, en bourre de soie pourpre », garni de parements de soie, des jambières, maintenues par des jarretelles de cuir passées dans un ceinturon, une chemise décorée de galons « brun-rouge, damasquinés de rouge, bleu et vert » et des « souliers à brides et liens de cuir ».

Dans la troisième vitrine, le costume de la « musicienne », extrait de la tombe B 176, révélait le pendant féminin de la tenue du « haut fonctionnaire ».

Il est aujourd'hui malheureusement perdu, mais les descriptions d'Albert Gayet, dans le *Catalogue des objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles de 1898* et dans ses publications ultérieures sont suffisamment explicites pour qu'on puisse se le figurer :

*C'est la musicienne Thotesbent, chaussée de mules de cuir rouge ciselé et décorées d'appliques de cuir bleu, dorées au petit fer, ainsi que des reliures. La tunique transparente a un empiècement brodé de fleurettes vertes et jaunes, d'où descendent deux entre-deux, terminés par des médaillons lancéolés. Sa robe, de bourre de soie carmin, tombe droite, semblable de forme à la tunique ; faite de deux lés d'étoffe cousus ensemble, auxquels s'adaptent des manches collantes, plus longues que le bras, et serrées par des poignets. De riches appliques ornent le tour du cou et les parements. Sur le tout, est jeté un mantelet orangé, pourvu d'un bourrelet de tour de tête, donnant la réminiscence du costume accusé par les statuettes de Tanagra. Dans les mains, ramenées sur le corps, un mouchoir à franges nouées. Ça et là, dans le sépulcre, des bouteilles à parfums, des cithares et des castagnettes d'ivoire, une figure archaïque d'Isis, des bijoux de bronze, et les perles d'un collier brisé.*

Albert Gayet, 1902.

La quatrième vitrine révélait une variante de ce costume féminin d'apparat. La défunte qui le portait, inhumée (tombe B 149), possédait elle aussi une robe de laine ornée d'applications, passée sur une chemise de lin fin. Elle avait également emprisonné ses cheveux dans une résille et un bonnet, que couvrait un vaste manteau maintenu par un « bourrelet », et ses pieds étaient chaussés de mules. Le visiteur de l'exposition comprenait ainsi quels étaient les éléments caractéristiques de la garde-robe féminine, aux époques romaine et byzantine.



B 149 robe © P. Verrier.  
Musée des Tissus

Dans la cinquième vitrine, Albert Gayet expose non pas des costumes complets, mais des éléments qui permettent de comprendre les variantes des types qu'il a présentés dans les trois vitrines précédentes. Un « manteau d'homme » à longues manches, de couleur turquoise (tombe B 129), rappelle les fragments qu'il a disposés dans la première vitrine. Une jambière de laine grattée, provenant d'une autre tombe (tombe B 271), l'accompagne. L'un et l'autre évoquent les éléments du costume du « haut dignitaire », mais ils révèlent la diversité et la préciosité des étoffes employées pour la confection des vêtements de luxe. Albert Gayet expose également une troisième version de la tenue féminine (tombe B 285), avec une robe de laine, une résille pour les cheveux, un galon provenant d'un accessoire de coiffure et des chaussures de cuir.

Dans la sixième vitrine se trouve le quatrième costume complet. Il est issu de la tombe C 395 où reposait le « scribe ».

Avec celui du « haut fonctionnaire », il était l'hypothèse de l'archéologue selon laquelle les quartiers B et C étaient réservés à des personnages éminents, vraisemblablement dotés de fonctions officielles que suggère leur manteau de couleur carmin. Le « scribe » était par ailleurs accompagné de son étui à calames et de son écritoire, qui lui avaient aussi valu l'appellation de « majordome byzantin » ou de « secrétaire du gouverneur d'Antinoé ».

La septième vitrine présentait les fragments de trois luxueuses tenues féminines, exhumées dans la nécropole C d'époque « byzantine », dans les tombes 339, 408 et 370. Elles donnaient différents types de chemises de lin fin, décorées de délicats semis de fleurs en boutons, de robes en étoffes précieuses ou de manteaux de laine souples et colorés, maintenus par des « bourrelets ».

Enfin, la huitième vitrine, la dernière au centre de la rotonde, enfermait les restes d'un costume d'homme, un manteau à manches longues, de couleur turquoise (tombe B 288), qui faisait écho aux fragments de la première vitrine et à l'exemplaire complet de la cinquième, et une « chaussette de toile verte, à bout de pied jaune », comparable à celles du « scribe ».

Sur le pourtour de la rotonde, quatre vitrines étaient consacrées à des costumes complets. Les neuvième et douzième vitrines contenaient chacune un manteau d'homme à manches longues, en laine grattée de couleur carmin, rehaussé de parements de soie. Le premier était issu de la tombe B 114 et des galons de la chemise du défunt l'accompagnaient. Dans la douzième vitrine était présentée la tenue d'un « haut fonctionnaire », comprenant un manteau, des jambières que l'archéologue appelle « houzeaux (*sic*), de cuir brun-rouge, ayant été ornés d'une bande de soierie, dont on voit encore la trace sur le bas », avec le « ceinturon de cuir » et les « jarretelles servant à soutenir les houzeaux » et les galons de la chemise. Dans la quatorzième vitrine était présenté le costume de l'« Amazone païenne » (tombe B 106). Avec celui de Thotesbent et celui de l'« Amazone chrétienne », c'est l'ensemble que l'archéologue considère comme le plus remarquable. Il comprend, en effet, un manteau d'un type très inhabituel, le « bourrelet » qui le complétait, une robe de laine jaune, ornée de tapisserie serrée par une ceinture tressée, une chemise de lin fin, un exceptionnel bonnet, porté sur des postiches de cheveux naturels et des « bottes de cuir rouge gaufré ». Le costume de l'« Amazone chrétienne » (tombe C 350), dans la dix-septième vitrine, tranchait lui aussi avec les autres exemplaires de vêtements féminins présentés à l'intérieur de la rotonde. Son manteau est unique dans l'ensemble des découvertes faites sur le site. Il couvrait les cheveux, augmentés de postiches de cheveux naturels et emprisonnés dans une résille de laine, et il était maintenu sur le front par un « bourrelet de laine ». Il se drapait autour d'une robe de laine verte et violette, de très grande largeur, passée sur une chemise de lin ornée de tapisserie de laine. Des « babouches » de cuir complétaient la tenue.

Dans la dixième et la seizième vitrine, qui comprenaient trois tablettes superposées, Albert Gayet avait réuni des fragments, parfois conséquents, illustrant les différents types de costumes. La dixième vitrine était réservée aux nécropoles B et C. Les vestiges de vêtements d'apparat étaient réunis sur les deux premières tablettes. Elles présentaient, notamment, un costume complet de femme, issu de la tombe B 417, et plusieurs fragments d'éléments du vestiaire masculin de luxe. Sur la dernière tablette étaient déposés les seuls costumes d'enfants complets de l'exposition et des parcelles de vêtements d'adultes. La seizième vitrine, en revanche, était entièrement consacrée aux sépultures de la nécropole D. La diversité des étoffes et la variété des motifs ont probablement guidé les choix faits par l'archéologue pour cette vitrine. Les onzième, treizième et quinzisième vitrines réunissaient des masques de plâtre ou des statuettes de terre cuite et ne contenaient aucune étoffe.

Après avoir découvert le costume de l'« Amazone chrétienne », le visiteur pouvait consulter les exemplaires les plus fragiles et les plus précieux de tissus extraits des tombes d'Antinoé dans un meuble à volets conçu spécifiquement pour leur conservation. Albert Gayet avait concentré ici les étoffes qui lui paraissaient particulièrement remarquables.

On y trouvait des soieries façonnées, certaines ayant fait l'objet d'importations depuis l'Asie Centrale, mais aussi une extraordinaire tapisserie de soie et quelques tapisseries de laine que l'archéologue avait sélectionnées pour leurs qualités esthétiques ou iconographiques.

Enfin, au pied de l'escalier, l'exposition se concluait avec la dix-huitième vitrine, elle aussi conçue sur le même principe que le meuble à volets, sous forme d'« échantillonnier » des techniques, des typologies de vêtements et des motifs. À l'issue du parcours, le visiteur avait donc une vision relativement claire et précise de la géographie de la nécropole, avec ses quartiers B et C réservés aux sépultures remarquables, et sa division D, probablement plus populaire. Elle a livré des vêtements relativement communs et des étoffes moins prestigieuses que les caveaux maçonnés de la plaine.

L'exposition *Antinoé à la vie, à la mode. Visions d'élégance dans les solitudes* évoque la disposition originale voulue par l'archéologue lui-même. À l'exception du costume de la « musicienne » Thotesbent qui, resté au musée Guimet de Paris après l'événement, semble avoir été perdu durant la Première Guerre mondiale, tous les ensembles ont pu être réunis. Ils sont identifiés et présentés pour la première fois. Chaque textile est accompagné de son numéro de tombe et de la description donnée par Albert Gayet dans son *Catalogue*.

## **6 - Les costumes découverts durant la troisième campagne de fouilles (1898)**

Parmi les costumes présentés durant l'exposition au musée Guimet de Paris en 1898 figurent quelques vêtements masculins complets, mais la majorité des pièces appartenaient au vestiaire féminin.

Le costume d'apparat des hommes se compose de sous-vêtements en toile de lin, du type chausses ou caleçon long, comportant des pieds, comme le révèle la sépulture du « scribe » (tombe C 395). Par dessus ce premier vêtement, les hommes enfilaient des tubes d'étoffe, qui couvraient les jambes. Ces jambières étaient réalisées en tapisserie de laine et de lin, tissées en forme, ou taillées dans une luxueuse toile de laine cachemire, grattée après tissage, et garnie d'une large bande de soierie appliquée à la cheville. En partie supérieure, la jambière s'arrondissait pour emboîter la hanche. Une jarretelle de cuir, enfilée sur un ceinturon de cuir, maintenait la jambière en place.

Une longue chemise de lin blanc, qui descendait en-dessous des fesses, dissimulait le ceinturon. Elle comportait des manches rétrécies au poignet, et des triangles d'aisance sur les côtés qui l'évasait en partie inférieure. Son encolure en « V » était bordée par un galon, généralement tissé aux plaquettes. Le galon, à la pointe de l'encolure, descendait au milieu de la poitrine, se retournait deux fois sur lui-même au milieu du ventre et remontait vers l'encolure, simulant une ouverture fendue sur l'avant de la chemise. Il se prolongeait aussi de part et d'autre du col en manière d'épaulettes. Le même galon rehaussait les poignets.

La pièce la plus remarquable du costume des hommes était assurément le grand manteau qu'ils jetaient sur leurs épaules.

Taillé dans une laize de laine cachemire de couleur carmin ou turquoise, grattée après tissage, il était cintré à la taille, descendait jusqu'aux chevilles et s'ouvrait largement sur l'avant. De longues manches, évasées vers le bas, pendaient librement depuis les épaules. Elles n'étaient pas enfilées. Le revers droit du manteau comportait un grand rabat, qui s'ouvrait naturellement en se positionnant contre l'épaule droite. Un col complétait certains exemplaires. Il contribuait au juste positionnement du vêtement.

Tous ces manteaux, précieusement duveteux pour ceux de couleur carmin ou couverts de longues mèches ondulées imitant la fourrure pour ceux de couleur turquoise, comportait des parements du plus grand raffinement, composés d'applications de cordelettes de lin recouvertes de toile de laine très fine, de couleur beige orangé, et de soieries aux décors inspirés par la Perse sassanide. Elles étaient découpées en larges panneaux pour les revers et le bas des manches, en bandes pour les bords du vêtement ou en fins galons pour dissimuler les coutures d'assemblage dans le dos et le long des manches.

Les chaussures étaient basses, en cuir brun, lacées autour de la cheville, ou montantes, et adoptaient la forme de bottines ou de bottes.

D'autres vêtements semblent avoir composé la garde-robe des patriciens, comme des robes de laine fine, elles aussi garnies de larges parements de soie ou de galons tissés aux plaquettes. Malheureusement, les exemplaires conservés sont extrêmement lacunaires, car ces vêtements, directement en contact avec les corps, ont mal résisté au déshabillage des défunts.

Les hommes qui n'appartenaient pas à l'aristocratie ou qui n'exerçaient pas des fonctions officielles portaient des tuniques de lin, parfois extrêmement fines. Elles étaient tissées en une pièce ou en trois éléments assemblés, comportaient parfois des boucles, à l'intérieur ou sur les deux faces, et des décors de tapisserie, tissés en même temps que le fond de toile ou tissés à part et rapportés par couture. La diversité des motifs qui ornaient ces vêtements est immense : on y trouve des motifs géométriques ou végétaux, des personnages issus du répertoire bucolique ou champêtre, des scènes inscrites dans les paysages des bords du Nil ou des épisodes inspirés par la mythologie gréco-romaine et la littérature.

Le costume des élégantes se compose d'une chemise de lin, avec ou sans manches, généralement ornée d'un semis de fleurs en bouton ou épanouies, qui se pose dans la partie inférieure du vêtement et remonte en deux bandes qui meurent sur les seins. Le bas de la chemise est souvent ajouré ou frangé.

Par-dessus, elles enfilaient une grande robe de laine. Les plus précieuses sont en laine cachemire, grattée après tissage sur les deux faces qui présentent un aspect duveteux. Elles sont de couleur carmin ou gris-jaune. Les manches sont rétrécies au poignet par une couture en biais. L'encolure, découpée en arrondi, est bordée par un galon appliqué. Des décors en tapisserie, également appliqués, se posent en bandes depuis les épaules jusqu'au sein, en carrés ou en médaillons sur les épaules et le bas de la robe, à l'avant et à l'arrière, et sur l'avant bras, sous forme de manchettes.

Leurs cheveux, coiffés en chignon sur la nuque, s'augmentaient de postiches en cheveux naturels fixés de part et d'autre de l'occiput, en arrière des oreilles. Le tout était emprisonné dans une résille de lin ou de laine, puis couvert par un bonnet de lin, rehaussé de barrures de laine, souvent rouge, parfois bouclée, et décoré de soie. Il couvrait totalement le crâne.

Un grand manteau en toile de laine, elle aussi grattée, se posait sur la tête. Il était maintenu par un bourrelet d'étoffe, tressé ou tissé aux plaquettes avec des boucles, qui encadre le visage. Les deux pans du manteau tombaient souplement de part et d'autre du corps et pouvaient être élégamment drapés. Aux pieds, elles chaussaient des souliers de cuir, brun ou rouge, décorés d'applications de cuir bleu ou doré.

L'extrême habileté des tisserands permettait de varier la contexture des étoffes, et donc de diversifier les effets de la garde-robe féminine.

Certaines robes sont en toile de laine à effet crêpe. Elles sont plus souples, plus amples, et nécessitaient d'être resserrées à la taille par une ceinture en laine tressée, par-dessus laquelle elles blousaient en créant, sur les côtés, des plis tuyautés.

Elles sont décorées de parements en tapisserie multicolore, tissés avec le fond de la robe. D'autres robes sont réalisées en toile de laine épaisse, plus raide. Elles définissaient un drapé plus monumental.

Les manteaux, eux aussi, connaissent différentes variantes. Généralement associés à un bourrelet de couleur assortie, ils sont constitués, dans la majeure partie des cas, d'une grande laize rectangulaire frangée aux extrémités, portée transversalement. Mais leur contexture est souple, à effet crêpe, quand elle nécessitait un drapé complexe, ou plus lourde, en laine grattée, quand le vêtement devait tomber avec noblesse. Les chaussures présentent aussi de multiples variations. Elles sont parfois du type babouche, mais peuvent aussi adopter la forme de hautes bottes montantes, en cuir rouge.

La mise au jour par Albert Gayet de ce vestiaire extrêmement raffiné a constitué une véritable révélation. Jusque-là, les costumes de la fin de l'Antiquité n'étaient connus que par les mosaïques de Ravenne, par exemple, ou les exemples peints ou sculptés du premier art byzantin. Aucun exemplaire n'était parvenu jusqu'à nous, et ces documents ne permettaient pas d'évaluer la préciosité des matériaux employés, la soie, la laine cachemire, ni les prouesses accomplies par les tisserands égyptiens.

## **7 - Les campagnes suivantes (1899-1908)**

Au retour de l'exploration de 1898, Émile Guimet croit les possibilités du site épuisées, puisqu'Albert Gayet lui a écrit qu'il avait ouvert deux mille tombeaux dans la nécropole B « qui avait seule de l'intérêt ». L'industriel évoque avec l'archéologue la possibilité de s'attacher aux cimetières romains d'Achmounein (*Hermopolis Magna*), sur la rive gauche du Nil, capitale du nome Hermopolite. Mais Albert Gayet s'entête à vouloir explorer encore les nécropoles d'Antinoé, et il cherche d'autres sources de financements pour poursuivre ses travaux. C'est auprès de la Société du Palais du Costume qu'il trouve de nouveaux fonds. Elle finance les deux campagnes suivantes (1898-1899 et 1899-1900). Le produit des fouilles est présenté sur le Champ-de-Mars, lors de l'Exposition universelle de l'été 1900, et au musée Guimet, entre décembre 1900 et janvier 1901, puis mis en vente aux enchères publiques, le 17 juin 1901. C'est la première fois qu'Albert Gayet expose des dépouilles costumées, parmi lesquelles les corps de « trois chevaliers byzantins » mis au jour « dans un caveau maçonné » ou celui de la « brodeuse » Euphémiaân. Il a également découvert la tombe du « batteur d'or » Aurélius Colluthus et de son épouse Tisoïa, datée par des documents sur papyrus du milieu du V<sup>e</sup> siècle.

La sixième campagne (1901) et les deux suivantes (1901-1902 et 1903) seront placées sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour lequel Albert Gayet devient chargé de mission. En 1901, l'archéologue exhume la fameuse « Thaïs » et le moine Sérapion, mais aussi la « dame Uraïonia », avec son trousseau funéraire composé de dix-huit tuniques. La septième campagne met au jour les sépultures d'un « chevalier byzantin », d'un « centurion romain », de la païenne Leukyôné, de la « Dame byzantine » et de la « Dame au monogramme ».

En 1903, il exhume la « magicienne » Myrithis et la « patricienne » Sabine. Les costumes de « Thaïs », de Leukyôné et le corps du « chevalier byzantin » sont présentés dans l'exposition Antinoé, à la vie, à la mode. Visions d'élégance dans les solitudes, avec le « châle » de la « patricienne » Sabine. Ils sont réunis ici pour la première fois.



Momies de Leukyôné et de la « dame byzantine ».

© Musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes (fonds Guimet)

Le produit des fouilles est exposé chaque année au musée Guimet de Paris, durant un mois. Albert Gayet publie un catalogue d'aide à la visite, comparable à celui rédigé pour l'exposition de 1898. À l'issue de l'exposition, le matériel est affecté par l'État à différentes institutions, le musée Guimet et le Louvre, notamment, mais aussi le musée des Tissus de Lyon et différents musées, Muséums d'Histoire naturelle ou Universités de France, compromettant l'appréciation globale des objets issus des nécropoles. Bien souvent, les étoffes sont découpées avant d'être dispersées et encollées sur carton, au grand désespoir de l'archéologue qui rêvait de voir se créer un « musée d'Antinoé » :

*Que va-t-on faire de tout cela ? Hélas ! La collection recueillie l'an passé a été partagée entre les musées de Paris et de province. Ceux de Paris n'ont point de place pour exposer, et ceux de province, déroutés par la nouveauté des sujets, y ont en partie renoncé.*

*Cette fois, la chose s'est aggravée ; et le premier mot des conservateurs appelés à se prononcer a été celui-ci : "Il n'y aura jamais moyen de loger tout cela ; il faudrait tout un musée !" Oui, la phrase était juste ; mais, par malheur, un musée ne s'improvise pas aisément. Alors, ils ont ajouté : "Il n'y a qu'un moyen : tout découper. Enlever ce qui est brodé et jeter au rebut tout le reste."*

*Et, par malheur encore, chaque branche scientifique voulant trouver dans ces reliques des matériaux d'enseignement, a cru voir dans cette proposition la meilleure des solutions.*

*Alors, tous ces gens vont non seulement tuer ces ressuscités, mais anéantir une civilisation que la mort avait moulée, pour l'éternité, au fond des nécropoles. Tous ces plis qui ont conservé l'empreinte de la vie vont être défaits. Ils sont trop rebelles encore ; mais attendez !*

*Il n'est rien qui résiste au vandalisme. On va confectionner des sortes de tambours à broder ; on fixera l'étoffe dessus, au moyen d'épingles ; et, avec une indifférence de manœuvres, les opérateurs dirigeront sur elle des vapeurs. Les plis distendus, les épingles tendront de nouveau ; le travail recommencera toujours ainsi, jusqu'à ce que l'étoffe soit lisse. Alors, on trouvera des morceaux bien collés sur cartons. L'on aura peut-être aussi de longs mémoires sur les réseaux de dentelles ou le point des broderies.*

*Mais un monde, sorti de ses tombeaux, aura disparu, et cette fois pour toujours. Ces corps qu'on dirait endormis, ces têtes qui ont gardé l'expression d'autrefois, seront pièces de muséums ou de collections anthropologiques ; les feuilles des couronnes iront aux herbiers ; les objets dont ces morts sont entourés seront dispersés.*

*Sans doute, les industries d'art peuvent puiser d'utiles renseignements dans tout cela ; mais point n'est besoin pour leur fournir des documents de détruire une seconde fois une civilisation. Des caisses entières de fragments, non exposés, sont là, qui suffiraient à les doter toutes. Et puis, il y a un enseignement plus haut, celui que l'art et l'histoire sont en droit de demander à cette évocation. Ils ne le peuvent trouver dans un morceau de broderie collé sur carton ; il leur faut les plis du vêtement moulé sur le corps, l'empreinte laissée par la vie. Ils ne peuvent même se contenter d'une pièce isolée, il leur faut toutes les collections qu'il sera possible de recueillir à Antinoé, réunies en un seul groupement.*

Albert Gayet, 1902.

Craignant de voir se tarir les ressources du site archéologiques, le ministère retire son soutien financier. Albert Gayet se tourne vers la très jeune Société française de fouilles archéologiques, créée le 14 janvier 1904, qui compte parmi ses premiers membres Émile Guimet, Édouard Aynard et Raymond Cox, nouveau conservateur du musée des Tissus, ainsi que la Chambre de Commerce de Lyon elle-même. La nouvelle société prend en charge le financement des deux campagnes suivantes (1904 et 1905) qui verront entre autres les découvertes d'un « gladiateur » et d'un « conducteur de char », de Khelmis, « la précieuse chanteuse de l'Osiris-Antinoüs » et de Slythias, « l'habilleuse des images divines » ainsi que d'un « fonctionnaire à la pourpre ». Une exposition au Petit Palais des Champs-Élysées réunira le produit des deux campagnes en question, avant la dispersion entre les différents souscripteurs.

C'est ainsi que les corps du « conducteur de char » et du « fonctionnaire à la pourpre », présentés ici, rejoignent les collections du Palais des Beaux-Arts de Lille. Ils avaient été attribués à l'un des souscripteurs qui en a fait don en 1908 au musée.

La Société française de fouilles archéologiques ne soutient pas la campagne suivante (1906), subventionnée par le ministère de l'Instruction publique et par quelques particuliers. Albert Gayet exhume la dépouille de la *Nouter hont*, la « prophétesse » anonyme de l'Osiris-Antinoüs, qualifiée de *ounnout* ou « astrologue », et celle de la *Diounesast*, aussi appelée « Bacchante d'Antinoé » et « royale favorite de l'Osiris-Antinoüs ». Pour la douzième campagne, en 1907, Émile Guimet reprend la main pour son musée parisien, secondé par de généreux donateurs. Albert Gayet découvre le caveau de la « Prophétesse de l'Osiris-Antinoüs », attribuée au Musée de Grenoble.

La Chambre de Commerce réitère sa participation aux fouilles d'Antinoé dix ans après sa première souscription. Pour la treizième campagne, et en collaboration avec plusieurs donateurs privés, elle alloue une importante somme aux travaux d'Albert Gayet, qui lui vaut d'obtenir les grands chefs-d'œuvre de cette campagne, comme la fameuse « Tenture aux poissons » ou la jambière historiée figurant un roi sassanide au combat.

Le produit de la fouille est exposé au musée Guimet pendant un mois avant d'être réparti entre les différents souscripteurs. C'est la dernière exposition d'Antinoé dans ce lieu.

Les six campagnes suivantes (1909-1914) marquent un essoufflement certain : Albert Gayet n'est plus personnellement présent sur le site et les campagnes ne sont plus aussi spectaculaires. Elles sont placées sous l'égide d'un comité de patronage qui réunit des subsides privés. Albert Gayet, violemment critiqué par ses détracteurs, meurt sans avoir eu le temps ou l'opportunité de publier ses comptes rendus de fouilles. Ces documents, qui ont sans aucun doute existé, ne sont apparemment plus conservés. La légende prétend qu'il les aurait détruits par amertume, n'ayant pu convaincre les autorités de fonder un « musée d'Antinoé » et de préserver le matériel de la dispersion.

La collection du musée des Tissus, avec celle du musée du Louvre, est aujourd'hui la plus riche en ce qui concerne les étoffes extraites des nécropoles de la ville. Elle doit cette exceptionnelle qualité et cette abondance à la clairvoyance de la Chambre de Commerce, qui a soutenu la première les fouilles menées sur le site, et qui est restée un souscripteur majeur permettant le renouvellement des campagnes.

## **8 - Les chefs-d'œuvre issus des différentes campagnes**

À l'issue de la campagne de 1898, une pièce exceptionnelle rejoint les collections du musée des Tissus. Elle n'est pourtant pas décrite par Albert Gayet dans le *Catalogue des objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles de 1898*. Elle faisait sans doute partie des objets « non catalogués » ou « sans numéro » mentionnés dans le courrier du 20 février 1899, adressé par Léon de Milloué, le directeur du musée Guimet de Paris, au Président de la Chambre de Commerce, donnant la liste des caisses envoyées à Lyon. L'état de conservation de la pièce ne permettait plus d'y reconnaître un vêtement. Elle avait séjourné longtemps au contact d'un cadavre, et l'on n'y avait probablement vu qu'un paquet d'étoffe souillée. Une restauration récente a pourtant révélé un exemplaire unique de chlamyde.

Ce vêtement circulaire, mesurant près de trois mètres de diamètre, était plié en deux et agrafé sur l'épaule droite, libérant totalement le bras de ce côté. Le tissu était ramené sur l'avant-bras gauche afin de laisser sortir la main, en créant un élégant drapé. Des carrés, disposés le long du pli transversal, apparaissaient en couleur sur la poitrine et dans le dos, une fois le vêtement porté. Sur l'exemplaire de Lyon, ils ont été incrustés, après avoir été teints en vert, dans le fond d'étoffe en toile de laine crêpe non teinte. L'iconographie romaine et byzantine montre de nombreuses représentations de chlamydes. Ce vêtement est à l'origine un manteau militaire, qui protégeait les officiers en campagne des rigueurs du climat. Il devient, dès le IV<sup>e</sup> siècle, un vêtement d'apparat réservé aux membres de la cour impériale ou aux dignitaires. La chlamyde du musée des Tissus est le seul exemplaire conservé au monde de ce vêtement de prestige.

La sixième et la septième campagne (1901 et 1901-1902) livrent également des pièces remarquables qui sont aujourd'hui dans les collections du musée des Tissus. En 1901, une sépulture de femme particulièrement soignée révèle une écharpe singulière. Elle est en coton de belle qualité. Cette fibre n'est pas produite en Égypte à la fin de l'Antiquité, mais elle est importée d'Inde. C'est d'ailleurs là-bas que l'écharpe a été tissée, comme le montrent ses caractéristiques techniques, et teinte par réserve, à l'indigo, en trois étapes. Les motifs ont été réservés à la cire pour le premier bain de teinture. Ils apparaissent en blanc sur le fond bleu.

La deuxième réserve permet d'obtenir les détails bleu clair. La dernière, le fond bleu soutenu. Le décor déploie un entrelacs de branches feuillues organisées en grands médaillons où s'inscrivent des fleurs liées par la tige, épanouies en larges bouquets.

La même campagne a également mis au jour un autre exemplaire unique de vêtement féminin. Il s'agit d'un pantalon, aujourd'hui très fragmentaire puisqu'il était porté à même les jambes du cadavre. Cependant, les fragments sont suffisamment explicites pour restituer une culotte longue, faite de toile de lin quadrillée, renforcée par une toile de lin fin, doublée, à l'extérieur, d'une très fine toile de laine, probablement cachemire, dont la qualité évoque presque l'aspect de la soie. Des parements de soie, découpés en bandes, rehaussaient les côtés et les extrémités, dissimulant les coutures. Seules quelques sépultures du Caucase ou de Chine ont livré des exemplaires comparables. Il s'agissait évidemment d'un élément de grand luxe.

En 1901-1902, Albert Gayet exhume une autre importation indienne : une écharpe de femme, rayée et quadrillée, tissée en coton de jeune pousse et en soie sauvage, de type tussah. Les fibres, identifiées par le Laboratoire de recherche des Monuments historiques, permettent d'affirmer avec certitude la provenance indienne de cet accessoire qui ne connaît à ce jour aucun équivalent.

Ces quatre éléments découverts dans les sépultures d'Antinoé laissent entrevoir les nombreuses variantes offertes par la garde-robe masculine et féminine. Si le raffinement des matériaux est une préoccupation constante des élégants, la diversité des formes et des provenances est aussi évidente au sein de cette cité cosmopolite, au carrefour des voies commerciales reliant l'Orient à l'Occident. Le costume y était donc fortement influencé par les modes de l'Empire, comme le montre la chlamyde, mais il intégrait aussi des éléments plus asiatiques, comme le pantalon de femme, ou des accessoires exotiques, comme les écharpes de coton et de soie sauvage.

Les centres de tissage d'Antinoé étaient eux-mêmes remarquables, comme l'avaient prouvé les campagnes de 1897 et 1898. Il est certain qu'on y tissait les soieries précieuses qui garnissaient les manteaux d'homme, eux-mêmes confectionnés dans la ville et selon des procédés de couture et d'assemblage tout à fait comparables à ceux des autres vêtements découverts sur le site. Mais on y réalisait aussi des vêtements de grand luxe, comme la robe de femme découverte en 1906, tissée en laine verte et violette et ornée de personnages bachiques en laine jaune. Sans manches, elle se présentait comme une laize d'une grande largeur, destinée à être resserrée à la taille par une ceinture. Les emmanchures tombaient de part et d'autre des épaules pour couvrir les bras, tandis que la robe elle-même créait d'élégants plis tuyautés sur les côtés. Sur les bordures du vêtement, les fils de chaîne, retordus en tresse, soulignent un effet décoratif inédit et tout à fait gracieux, une ondulation régulière des côtés de la robe, due à un battage des trames au moment du tissage, plus ou moins tassées pour créer cette extrémité sinueuse. En bas de la robe, le long de la lisière, des franges rapportées accentuent encore le raffinement du vêtement.

Les jambières de tapisseries, exposées au musée Guimet en 1907 et en 1908, redisent la liberté des tisserands qui s'emparent de motifs sassanides pour les réinterpréter selon leurs techniques. Elles étaient tissées en forme, avec des lisières « en escalier » sur les côtés, qui permettaient d'assembler plus aisément le tube destiné à gagner la jambe de leur propriétaire.

Le chef-d'œuvre le plus réputé demeure sans doute la fameuse « Tenture aux poissons » découverte en 1908. On ne sait rien, malheureusement, des circonstances de sa mise au jour. Le tissage en tapisserie sans envers, c'est-à-dire aussi abouti sur une face que sur l'autre, indique qu'il s'agissait probablement d'une tenture destinée à séparer deux espaces, et donc à être également visible des deux côtés. Son décor d'eaux poissonneuses rappelle les grandes compositions peintes ou les mosaïques les plus prestigieuses. C'est la raison pour laquelle elle est datée du III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle. La diversité de ses coloris est remarquable.

Elle est obtenue par des procédés variés : emplois de couleurs nombreuses, juxtaposition de tons pour obtenir des nuances, mélange, avant filage, de fibres de couleurs différentes pour créer un ton moyen...

L'extraordinaire activité de tissage qui animait la ville est bien renseignée par les textes documentaires sur papyrus découverts sur le site. Les pièces exhumées par Albert Gayet montrent que la maîtrise des outils par les tisserands était à son apogée aux époques romaine et byzantine.

## 9 - Le costume à Antinoé

Albert Gayet, *Catalogue des objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles de 1898*, Paris, 1898, p. 9-13 :

« Vêtements et objets retrouvés dans ces tombeaux ont pour l'histoire de l'art une valeur inestimable. Dans les caveaux romains, dans ceux de l'époque byzantine, l'on a pu recueillir ainsi les spécimens de vêtements portés par les patriciennes et les fonctionnaires impériaux en résidence à Antinoé, les images des dieux laïques vénérés par eux, les mille choses familières dont chacun aimait s'entourer.

L'engouement de Rome pour l'Orient se manifeste, dès le règne d'Hadrien, par une recherche évidente des étoffes et des modes asiatiques. À côté d'un Romain de vieille race, lacé dans son suaire par des cordes, le visage couvert d'un masque de plâtre, un autre, chaussé de souliers de cuir à lacets ou à brides, porte déjà le manteau long, garni de bandes de soieries brochées, avec revers de soie et col galonné et gansé. La manche est longue, évasée sur la main, garnie d'un parement de soie, et restait flottante sur l'épaule. Un autre aura même pour chaussures de véritables bottes montantes ; un troisième, des jambières de drap, pareil à celui du manteau, et pareillement ornées de bandes de soieries ou de galon ; un autre encore, de véritables houseaux de cuir maroquiné, semblablement ornés. Un ceinturon de gros cuir, muni de jarretelles, soutient sur le côté ces jambières. Tous portent de longues chemises de toile, à manches fermées par un poignet à galon damasquiné d'arabesques polychromes. Une fente ouvre sur la poitrine, garnie sur ses deux bords d'un galon pareil qui, tournant autour du cou, et replié sur lui-même, forme un col, d'où se détachent deux épaulettes longues de dix centimètres environ.



*Thais orante*, d'après GAYET, 1902-1, pl. hors texte.

Pour les femmes, le vêtement asiatique constitue l'unique toilette d'apparat, quelques réminiscences classiques s'y mêlent encore de loin en loin, mais ce n'est déjà plus qu'un souvenir, un compromis transitoire, qui à la période byzantine aura complètement disparu. Leur costume consiste en une longue chemise de mousseline de lin, avec empiècement cintré, brodé d'un semis de délicates fleurettes polychromes avec zones de méandres, de grecques, d'entrelacs ou de chevrons, d'où descendent deux entre-deux, terminés par de petits médaillons lancéolés s'étalant sur le sein. Tout le bas, depuis le niveau des genoux, est en outre couvert d'une riche broderie polychrome : semis de pois, branches de fleurs, fleurettes détachées ou médaillons arabescaux. Par-dessus cette chemise est passée une robe de laine, de couleur crue, jaune, verte, rouge, violette, faite de deux lés d'étoffe rayés de blanc sur les bords, et assemblés sur de grosses ganses, auxquels s'adaptent des manches collantes, à poignets ou à parements.

La coupe est la même que celle de la chemise, aucune fente n'ouvre sur la poitrine. Autour du cou, des galons de soie brochée ou des passementeries s'appliquent, un empiècement de Gobelins, à entre-deux pareils à ceux de la chemise, orne le devant ; des carrés de Gobelins se posent sur les épaules, et sur le bas de la robe, un peu au-dessous des genoux, dont le niveau est marqué par un pli transversal fait dans la jupe, tandis que sur le parement des manches s'enroule tantôt un galon de soie, tantôt un liseré de Gobelins. Une cordelière tissée ou nattée sert à fixer cette robe à la taille. Sur le tout est jeté un manteau de drap, dont la teinte ordinaire varie du gris au jaune, et même au rouge, en passant par le jaune orangé. Sa coupe est, à peu près, celle du manteau de cour. L'encolure, assez curieuse, est formée par un bourrelet de laine. C'est tantôt une sorte d'énorme chenille de dix à douze centimètres de diamètre, tantôt une simple bande de tissu natté, terminée à ses deux extrémités par des franges, repliée en deux et cousue, après avoir, au préalable, été rembourrée de morceaux, d'éponge, de laine ou de crin.

Quelquefois des carrés de Gobelins décorent le bas ce manteau ; un peu au-dessous du genou, à la façon dont la robe est elle-même ornée ; quelquefois aussi, le dessin est tissé à même l'étoffe, enfermé dans un médaillon. Les pieds sont chaussés de mules de cuir brun ou rouge, maroquinées, bordées de cuir lisse bleu, rehaussé de rinceaux ou de motifs géométriques ornemanés, fixés au petit fer, tandis que des appliques dorées et gaufrées se posent sur le dessus du soulier.

D'autres fois encore, la mule est entièrement estampée d'or, de même qu'une reliure ; doublée à l'intérieur de soieries brochées, ou plus modestement d'une toile de lin. La coiffure consiste tantôt en une résille de dentelle de fil ou de laine rouge, exécutée au tambour, pareille à ce que nous nommons dentelle d'Auvergne, tantôt d'un bonnet plus ou moins riche, l'un composé de galons de chenille de laine côtelés, appliqués sur une mousseline ; l'autre de rubans de soie jaunes, bleus et rouges, également assemblés sur un transparent de lin.

De petites cordelettes servent parfois à mettre ce bonnet en forme ; d'autres fois, monté sur une assez forte toile, il consiste en un véritable bonnet à trois pièces, tel qu'on le connaît encore aujourd'hui. De gros bigoudis de laine, couverts d'un réseau de dentelle, le maintiennent servant à renfler les cheveux sur les tempes. Et cette chevelure, elle-même, généralement teinte en blond au henné, se relève sur la nuque, pour se nouer en chignon, rappelant la coiffure dite Tanagra. Un mouchoir de poche, tantôt blanc, tantôt jaune et vert à carreaux, complète généralement ce costume, pris encore dans les mains de la morte, tandis qu'un miroir est quelquefois attaché à son poignet.



Paul Madeline, La « magicienne » *Myrithis*, dans GAYET, 1904-6, pl. hors texte.



Fig. 2.  
« *Leukyônè* »  
(Gayet, 1904).

Paul Madeline, *Leukyôné*, dans GAYET, 1904-6, pl. hors texte.

[...] Tels sont les caractères généraux de ces costumes ; mais s'ils sont à peu près permanents, pour les vêtements des hommes, pour ceux des femmes, il faut compter avec les mille variantes que le caprice de la mode devait introduire forcément. L'une des principales consiste en ce que, faute d'un autre mot, il faut appeler la robe décolletée. Identique pour tout le reste à celle plus haut décrite, elle est pourvue d'un col droit (B 417) formé d'un galon qui s'étend, encadrant le devant, ouvert en carré.

Le manteau, de même, est susceptible de quelques variantes. Il peut être arrondi sur la droite, taillé en quelque sorte de ce côté en demi-lune garnie d'effilés, et rejeté sur l'épaule gauche, à la façon de la toge romaine, tandis que le bord gauche continue à tomber droit. »

### 10 - La sépulture de « Thaïs d'Antinoé » (Thaïas)



Thaïs et Sérapion dans la vitrine d'exposition au musée Guimet, 1901.  
© Musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes (fonds Guimet).

En 1890, Anatole France publie *Thaïs*, un roman inspiré par la vie d'une courtisane du IV<sup>e</sup> siècle, vivant à Alexandrie, convertie au christianisme par saint Paphnuce. La pécheresse repentie se retire au désert, après avoir abandonné ses richesses et sa vie de débauche. Elle y meurt comme une sainte. L'Église la vénère le 8 octobre.

Dans le roman cependant, le pauvre Paphnuce, lui-même devenu moine pour se purifier d'une jeunesse frivole, est marqué par le souvenir troublant de la belle Thaïs qu'il vient de convertir : il l'a intimement connue avant d'entrer au couvent et ne peut se résoudre à renoncer à elle. N'y tenant plus, il la rejoint au désert pour la convaincre de revenir avec lui à sa vie première. Il arrive trop tard et Thaïs, déjà consumée par l'ascétisme et la sainteté, expire dans ses bras. Elle est sauvée, et sainte ; Paphnuce, lui, est damné par le feu amoureux que la seule vue de Thaïs a rallumé dans son cœur. Le succès du roman incite Jules Massenet à le transcrire en opéra, sur un livret de Louis Gallet. L'œuvre est jouée pour la première fois à Paris en 1894. Sybil Sanderson, la muse de Jules Massenet, interprète l'hétaïre devenue sainte.

En 1901, Albert Gayet met au jour dans les nécropoles d'Antinoé un caveau maçonné dans lequel il relève une inscription :

+ EKOIMHΘHMA  
 KAPIAΘAIAC  
 ΘECCA...

Les deux premières lignes donnent en grec l'identité de la défunte : « Ici repose la bienheureuse Θαΐας [...] » Albert Gayet préfère l'appeler « Thaïs », pour promouvoir les résultats de ses fouilles grâce à l'opportune homonymie de la défunte avec la célèbre courtisane convertie.

Dans l'exposition organisée au musée Guimet de Paris en 1901, elle reposera d'ailleurs aux côtés d'un autre défunt exhumé durant la même campagne, revêtu d'un costume de moine et enserré dans des anneaux de fer, dont l'identité a été révélée par une inscription portée sur un tessou de terre cuite. Il s'appelait Sérapion... Heureuse coïncidence, à nouveau ! Certaines versions de la légende de sainte Thaïs attribuent en effet sa conversion à saint Sérapion le Sidonite plutôt qu'à saint Paphnuce.

Thaïs d'Antinoé (Thaïas) et le moine Sérapion, réunis de manière fictive au musée Guimet – ils ne reposaient pas dans les mêmes quartiers de la nécropole – attirent des foules nombreuses de curieux mais aussi de fidèles. L'archevêque de Paris lui-même se déplace pour interroger Albert Gayet : s'agit-il véritablement de la dépouille de sainte Thaïs ? Albert Gayet répond prudemment qu'il ne saurait l'affirmer...

Les corps de Thaïs (Thaïas) et de Sérapion demeurent au musée Guimet après l'exposition. Ils y sont présentés jusqu'en 1944. Le manque de chauffage durant les hivers 1940 et 1943 dégrade considérablement les dépouilles qui sont alors transférées au musée de l'Homme pour y être déshabillées et étudiées. Les restes sont toujours conservés au Laboratoire d'anthropologie du musée de l'Homme, mais le costume de Thaïs (Thaïas) est aujourd'hui au musée du Louvre. Il a été naguère identifié et il est ici présenté au public pour la première fois depuis le déshabillage du corps.

Albert Gayet, dans la *Notice relative aux objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles exécutées en 1900-1901 et exposées au musée Guimet du 15 juin au 31 juillet 1901*, donne cette description du costume de Thaïs :

*Tunique de dessous en toile rousse, bordure en velours bleu, avec losanges et médaillons jaunes. Robe de laine jaune, garnie sur le bas d'une large bordure de pourpre, bordée de médaillons arabescaux jaunes et verts, à centres cruciformes. Appliques remontant au niveau des genoux. Grandes bandes de soieries à fond bleu, semées de médaillons arabescaux jaunes, et liserées de rouge, tombant des épaules jusqu'aux pieds, derrière et devant. Empiècement de même style que la garniture du bas de la robe.*

*Voile de gaze carmin, rayé de jaune sur les bords, couvrant la tête, et tombant à larges flots sur les épaules.*

*Mantelet de lin, à gros bourrelet de chenille multicolore, encadrant le visage, brodé sur le bas d'appliques à fond rouge, avec animaux passants et rinceaux.*

*Chaussures de cuir brun, bordées de cuir glacé, doré au petit fer ; appliques de cuir doré avec croix centrale sur le dessus du pied.*

L'archéologue n'a évidemment décrit que les éléments visibles sur le corps habillé. En réalité, Thaïs d'Antinoé (Thaïas) portait une première chemise de lin dont il ne reste rien, puis deux chemises sans manches, une première robe en lin et une seconde robe, en laine, dont on ne conserve plus que les décors appliqués, en tapisserie de laine et lin ou en samit façonné de soie.

Dans la tombe furent aussi découverts plusieurs objets : un cercueil de bois, des palmes tressées, quatre étuis à gobelets et une corbeille en vannerie, un « compte-prières » de bois et d'ivoire, une croix de bronze, une croix ansée et une croix grecque en bois, deux pots de terre cuite, une claie de branches de dattier, des roseaux et un grand vase de terre cuite.

La datation au radiocarbone des vêtements et de la dépouille de Thaïs d'Antinoé (Thaïas) indique que la défunte n'a pas pu être inhumée avant la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle. Les caractéristiques de son costume coïncident parfaitement avec ces résultats.

## 11 - La sépulture de Leukyôné

Depuis 1897, Albert Gayet n'avait fouillé que les quartiers de la nécropole situés dans la plaine, entre « la limite des terres cultivables et les premiers contreforts rocheux ». Il s'était vite convaincu que, parmi les quarante mille sépultures exhumées jusqu'en 1901, les plus soignées n'étaient réservées qu'aux « classes moyennes de la population d'Antinoé. Les plus remarquables ont été, jusqu'ici, celles de Thotesbent, la musicienne ; d'Aurélius Colluthus, le batteur d'or ; d'Euphemiân, la brodeuse ; d'autres encore, qui par les pièces recueillies à l'entour des corps, nous prouvent qu'elles furent celles de fonctionnaires ou d'officiers subalternes, attachés à la chancellerie ou au palais » (Albert Gayet, 1902). Mais l'archéologue rêve de découvrir les tombes des patriciens.

Durant la septième campagne, qui se déroule en 1901-1902, il fouille les déclivités de la falaise et met au jour des sépulcres maçonnés particulièrement intéressants. L'un d'eux, composé d'un vestibule et d'une chambre funéraire voûtée, avait conservé, sur ses parois, le nom de la défunte, en grec : ΛΗΥΚΑΙΩΝΙΑ, qu'Albert Gayet traduit « Leukyôné ».

De toutes les mortes issues des tombeaux d'Antinoé, Leukyôné est sans aucun doute, avec Thaïs (Thaïas), celle qui inspire le plus l'archéologue. Il commente sa sépulture dans plusieurs publications. La défunte reposait à même le sol sans cercueil, simplement couverte d'un linceul de toile unie. Des « chaussures de cuir rouge avec appliques dorées » étaient déposées « dans les plis de la jupe, à hauteur des genoux. » Le corps était vêtu d'une « robe de laine gris-jaune, les épaules enveloppées d'une écharpe rouge, rayée de jaune sur les bords, d'où pend une frange, sa lourde chevelure noire emprisonnée sous une résille de dentelle de laine violette à dessins jaunes, le front ceint d'une couronne de feuilles de lauriers et de roses, d'où les fleurs sont tombées, pétales après pétales [...]. » La tête de la défunte reposait sur un « coussin rayé rouge et jaune. »

C'est surtout le matériel funéraire découvert dans la tombe qui suscite l'enthousiasme d'Albert Gayet, le « laraire » de Leukyôné et ses « amulettes », désignant, pour l'archéologue, « une femme grecque, initiée au culte de la Pierre-Noire et d'Isis » du temps de l'empereur Héliogabale (218-222) et « l'un des types les plus parfaits du paganisme triomphant » (Albert Gayet, 1902).

Il la présente, dans la vingt-sixième vitrine du musée Guimet de Paris, aux côtés d'une « dame byzantine » qui lui paraît assurément chrétienne, car

*rien n'est frappant comme cette opposition de deux femmes, de même race ; l'une, la païenne, restée charnelle par-delà la tombe, avec les modelés souples de son corps, qu'on dirait, après tant de siècles, frissonner encore de volupté. L'autre, la chrétienne, émaciée, désincarnée par les mortifications de la pénitence, pieuse et chaste, bien que sa tête soit couronnée de brindilles d'oliviers, bien que ses cheveux blonds, tombant jusqu'aux pieds, ainsi que ceux d'une autre Madeleine, soient tressés de feuillage, bien que sa riche toilette dise une coquetterie de l'au-delà.*

Albert Gayet, 1902.

Les corps de Leukyôné et de la « dame byzantine » sont transférés en 1944 au musée de l'Homme, avec ceux de Thaïs (Thaïas) et Sérapion, pour y être déshabillés. Le costume de Leukyôné est aujourd'hui conservé au musée du Louvre.

Il est présenté ici pour la première fois dans sa totalité. Des datations au radiocarbone effectuées sur la dépouille, la robe, le manteau, le coussin funéraire et le diadème végétal indiquent que Leukyôné a vraisemblablement vécu au cours du VII<sup>e</sup> siècle.

Son costume appartient à la même typologie que celui des élégantes découvertes dans les sépulcres maçonnés de la plaine, durant les campagnes de 1897 et 1898. Comme les défunes issues des nécropoles B et C, Leukyôné portait une précieuse robe en laine cachemire, un manteau frangé et barré, en laine, et une résille emprisonnait ses cheveux. Albert Gayet a lui-même souligné les ressemblances qui existaient entre les sépultures de la plaine, fouillées en 1897-1898, et celle des premiers contreforts de la montagne. Il y découvre d'ailleurs aussi des sépultures masculines comportant des éléments du vestiaire révélés déjà par les deuxième et troisième campagnes, et notamment la dépouille du « chevalier byzantin », présentée dans cette exposition.

## **12 – La sépulture du « chevalier byzantin »**

L'entière sépulture du « chevalier byzantin » est présentée dans la vingt-cinquième vitrine de l'exposition consacrée en 1902, au musée Guimet de Paris, au produit de la septième campagne.

*Cette sépulture, particulièrement caractéristique, était située tout entière dans la montagne. L'appartement funéraire, composé d'une chambre assez vaste, évidée en voûte au sommet, était précédé autrefois d'une chapelle, adossée à la roche, dont les murs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, étaient recouverts de peintures à fresques, dissimulées sous un enduit.*

*À l'entrée du caveau, de grandes jarres peintes, enfermées dans des maçonneries de cailloux, agglomérés dans des mortiers, étaient déposées. Le corps, couché dans un cercueil, n'était recouvert que du linceul encore adhérent. Momie vêtue de jambières de toile et d'une tunique de toile brodée. Nombreuses écharpes brodées ; bottes montantes. Écharpe de laine rouge, supportant une médaille de saint Georges. Croix de cristal de roche et de sardoine. Petit tableau peint à la cire, figures religieuses et mythologiques. Panneau de bois sculpté, qui se trouvait encastré sur le côté droit du cercueil. Quatre grands vases décorés de peintures noires ou rouges. Groupe de terre cuite représentant la scène du banquet.*

Albert Gayet, 1902.

En 1903, pour les *Annales du musée Guimet*, Albert Gayet écrit un compte rendu détaillé de sa campagne, dans lequel il donne de nombreuses précisions sur le tombeau, « particulièrement caractéristique » des caveaux de la vallée nord-est, et sur la dépouille du « chevalier byzantin. » Il publie aussi des photographies du panneau de bois à queues d'aronde, orné d'une représentation sculptée de l'arbre de vie entre deux lions, qui était enchâssé dans un des côtés du cercueil, et deux vues de l'épaule d'un vase avec « l'ichtys », le poisson des premiers chrétiens, et la représentation du jardin paradisiaque. Enfin, il reproduit la photographie du petit groupe en terre-cuite figurant une agape.

Le corps repose sur des étoffes qui constituent les linceuls et l'oreiller des apprêts funèbres. Il est vêtu d'une chemise en lin descendant aux genoux. Les poignets sont garnis de larges galons appliqués en samit façonné de laine qui présentent une bordure décorative, sur fond jaune, ornée de motifs rouges et verts, et un champ central bleu foncé, où s'affronte un couple d'oiseaux, la tête tournée vers l'arrière, autour d'une tige d'où jaillissent des tigelles supportant des feuilles en forme de piques. Par dessus cette chemise, la dépouille porte une tunique en toile de lin, barrée et ornée de tapisserie incluse, dont les manches n'ont pas été enfilées. Les poignets sont garnis d'un fin tissage aux plaquettes.

Les jambes du défunt sont couvertes par un vêtement en toile de lin, dans lequel Albert Gayet reconnaissait des jambières. Il est chaussé de bottes montantes, de couleur brune. Sur le pied gauche, seule la tige de la botte est conservée. La semelle droite est toujours présente, mais désolidarisée du reste de la botte. Sur les pieds et sur la semelle apparaît la même toile de lin qui recouvre les jambes, et qui forme des « chaussettes » à l'intérieur des bottes. Une couture plate, formée par les deux bords de la pièce de lin, repliés et cousus en dissimulant les replis dans l'assemblage, court le long des jambes. Dans la semelle, on reconnaît aussi une pièce découpée en forme de goutte, comparable à celle qui a été cousue dans les « chaussettes » du « scribe » Pamias, découvertes en 1898 dans la tombe C 395. Le vêtement du « chevalier byzantin » couvre manifestement tout le bas du corps, des pieds jusqu'aux hanches. La ceinture et l'entre-jambes ne sont pas visibles. Cependant, la typologie du vêtement, une sorte de caleçon long terminé par des pieds, est parfaitement attestée par l'iconographie de la fin de l'Antiquité et de la période byzantine. Avec les « chaussettes » du « scribe », il est cependant le seul exemplaire identifié à ce jour de cet élément méconnu du costume masculin d'apparat. Une datation au radiocarbone, effectuée sur les cheveux de la dépouille, révèle que son inhumation a pu avoir lieu entre 580 et 663.

### 13 – La sépulture du « conducteur de char »

La neuvième campagne de fouilles est menée à Antinoé de janvier à avril 1904 grâce aux ressources mises à disposition par la Société française de fouilles archéologiques nouvellement créée. Bénéficiant d'une subvention de six mille francs, Albert Gayet se met en quête des sépultures patriciennes sises sur les corniches de la montagne. Mais l'entreprise s'avère difficile. Avant d'accéder aux parties hautes, l'archéologue dégage les tombeaux des contreforts du massif qui « renferment, elles aussi, des sépultures : caveaux voûtés ou sépulcres, réservés à [...] la haute bourgeoisie [...]. »

Puis Albert Gayet entreprend des sondages dans la zone en surplomb, mais il doit rapidement renoncer, faute de crédits et de moyens. « Les premiers pas, faits sur les chemins qui mènent aux hypogées, (I)'avaient mis sur la trace de sépultures nouvelles : celles des premières croupes de la montagne. (II) y avait rencontré des personnalités qui, jusqu'ici, (lui) avaient échappé. Un conducteur de char, avec ses fouets, son aiguillon, ses guides. D'autres encore, qui ne rappelaient plus les types déjà connus, mais dont les traits, le costume, annonçaient une haute caste. » Il redescend donc sur les contreforts et met au jour de nouvelles sépultures. Le matériel qu'il y découvre l'incite à reconnaître une division réservée aux acteurs des Jeux olympiques d'Antinoé. Il exhume, par exemple, la dépouille d'un « gladiateur » et celle de Khelmis, « la précieuse chanteuse de l'Osiris-Antinoüs. »

Albert Gayet annonce, comme chaque année, ses trouvailles par des conférences ou des articles. Dans *La Renaissance latine*, il consacre quelques paragraphes au « conducteur de char » :

*Le premier de ces Lazares, aux paupières closes et comme éblouies des clartés du soleil auquel il apparaissait, après un sommeil de dix-sept siècles, fut un conducteur de char, ainsi que les objets retrouvés déposés auprès de lui le prouvent : des fouets, des guides, un aiguillon. Si les présomptions établies par ces pièces ne semblaient point suffisantes, il suffirait de remarquer que les tombes voisines furent celles de gladiateurs ou de figurants des jeux olympiques pour que le doute s'effaçât et que la preuve s'en fit. Qui était cet automédon ? L'état civil nous manque ; mais la personnalité reste, et soudain celle-ci s'affirme dans l'ambiance de l'hippodrome, déroulant son stade immense au pied des blondes falaises qui dominent la porte orientale d'Antinoé. Pas plus que l'individu, le site n'a changé, la ligne des gradins est demeurée, en dépit du temps et des hommes. À peine si les revêtements de pierre ont disparu, arrachés pour servir à de modernes constructions. Leurs étages se superposent à l'entrée d'une vallée, surplombée à pic par d'imposantes montagnes, aux crêtes horizontales, trouées sur leurs flancs de portes de syringes sur des corniches si étroites qu'à distance elles se confondent dans la perspective d'un plan continu. Sur la gauche, en aval du fleuve, c'est par contre l'ondulation molle des sables opalins, où se pressaient les stèles et les cippes de la nécropole.*

*Et l'impression se fait absolue, palpable, de cette arène, où le sang a coulé à flots, étalée là, comme un trait d'union, entre la ville des vivants, avec ses fêtes orgiaques, et la ville des morts, avec son éternel repos. Et le cadre s'anime, le passé devient présent, le tableau se fait magique.*

*L'automédon anonyme se relève, tel qu'il s'était endormi, le corps moulé dans sa simarre de bourre de soie verte, garnie de soieries brochées, aux larges revers galonnés, pareils à ceux du commencement du siècle dernier ; les pieds chaussés de bottes montantes de cuir fauve. Son visage aux traits réguliers, encadré d'une barbe châtain, tombant en masse soyeuse ; ses longs cheveux bouclés annoncent le Latin froid et placide, maître de lui à l'instant voulu. La barre courte des sourcils sur le front dit la volonté ; les rênes en main, il suit du regard le mouvement des attelages qui lui disputent la course. D'autres ont les yeux fixés sur la foule entassée sur les gradins, s'enivrent d'une approbation recueillie au passage, cherchent dans les tribunes une figure amie, guettent un signe tombé de la loge du gouverneur, tendue de vélums précieux.*

*Lui, marche droit au but, sans se laisser distraire. De son fouet, au manche gainé de cuir natté, au pommeau orné de fines cordelettes frangées, à la lanière large et forte, il excite ses chevaux et les enlève au moment précis. Fut-il célèbre, l'anonyme conducteur de char ? Récolta-t-il les bravos de cette population en habits de fête, qui se pressait, avide du spectacle ? Fut-il l'un des champions de cette faction des verts, dont il porta les couleurs ? La sérénité de son visage, l'autorité de son masque, la maîtrise épandue sur ses traits, autorisent pleinement à le supposer.*

Albert Gayet, 1904.

Les corps ne sont révélés au public que l'année suivante, durant l'exposition organisée par la Société française de fouilles archéologiques au Petit Palais des Champs-Élysées, en juin-juillet 1905. La dépouille est ensuite donnée au Palais des Beaux-Arts de Lille par un souscripteur de la Société française de fouilles archéologiques. « Le corps est vêtu d'une simarre de bourre de soie verte, garnie de soieries brochées rouges et d'un manteau tissé de lin, à dessins bruns et noirs. Au près du mort étaient déposés des fouets, des guides roulées et des pièces de harnachement. Une figurine peinte, dont il ne reste que la base ; une terre-cuite de lairair, image de Jupiter, deux lampes de terre-cuite et des poteries en quantité. »

Le défunt repose sur la planche du fond de son cercueil. Le long de son côté droit se trouvent les fouets, les guides et le harnachement qui l'avaient fait identifier comme un « conducteur de char ». Sa tête, qui a conservé une chevelure mi longue, brune, et quelques traces de la barbe courte qui couvrait ses joues, repose sur un coussin en taqueté de laine. Son visage était couvert d'un mouchoir de lin dont il subsiste quelques vestiges. Le corps est enveloppé dans un grand linceul à losanges, base sergé, à chaîne en laine rouge et trame double en lin. Des bandes, en reps barré, en lin et laine multicolore, sont posées sur le corps. Les pieds du mort sont encore chaussés de bottines de cuir, lacées autour des chevilles, qui ont perdu leurs semelles. Aucune trace de vêtement n'est visible sur le torse ou les mollets de la dépouille. Le défunt n'arborait donc pas de jambières.

Un grand manteau, à manches longues, non enfilées, est jeté sur les épaules de la dépouille. Il a été confectionné dans une laize de toile de laine cachemire, grattée après tissage, sur les deux faces, de manière à produire de longues mèches, peignées en ondulations régulières qui dissimulent totalement le tissage.

Le manteau ne possédait pas de col. En revanche, son revers gauche et le grand revers droit, aujourd'hui bouleversés sur la poitrine, étaient garnis d'applications. Des séries de trois cordelettes de lin, recouvertes d'une toile fine de laine beige, longent les bords des revers. Elles assuraient la tenue et l'aplomb de ces parties du vêtement. Le grand revers droit, notamment, destiné à se rabattre naturellement vers l'épaule, est garni de larges applications de samit, sur ses faces externe et interne. La même soierie est cousue en miroir sur la partie externe du revers gauche. Il s'agit d'un samit façonné dit « mi-soie », tissé sur une chaîne en soie de couleur beige rosé, au moyen de deux lats, le premier en soie rose, le deuxième en laine rouge. Le décor est composé d'un réseau d'octogones, disposés en quinconce, entre lesquels s'inscrivent des croix à branches égales, timbrées d'un losange, et des hexagones. Les octogones enferment, d'un registre à l'autre, une rosette à quatre pétales cordiformes ou un quatre-feuilles tréflé. Des bandes de la même soierie, plus étroites, galonnaient les bords du manteau.

Une datation au radiocarbone des cheveux du « conducteur de char », situe son inhumation au cours du VII<sup>e</sup> siècle, entre 611 et 690.

#### **14 – La sépulture du « fonctionnaire à la pourpre »**

La dixième campagne est financée par les crédits alloués, pour la seconde fois, par la Société française de fouilles archéologiques, à hauteur de six mille francs. Elle se poursuit dans la zone des caveaux maçonnés des contreforts de la montagne, où l'archéologue découvre de nouvelles personnalités remarquables, parmi lesquelles Slythias ou Glythias, l'« habilleuse des images de l'Osiris-Antinoüs », et le « fonctionnaire à la pourpre », dont l'entière sépulture est exposée au Petit Palais dans la vingt-septième vitrine.

Albert Gayet la décrit ainsi : « Le corps est vêtu de jambières de bourre de soie, gris-jaune, maintenues par un ceinturon, et d'une simarre de bourre de soie pourpre, à larges revers ornés de soieries ; les manches, beaucoup plus longues que le bras, pendent librement sur les épaules. Une écritoire de bronze, avec couvercle conique et un étui à calames, en cuir, à trois trous, semblent indiquer un fonctionnaire du palais. Poteries, peigne enfermé dans un étui de cuir ciselé, bâtons. »

La dépouille repose sur des suaires, barrés de larges bandes lie-de-vin ou ornés de grandes fleurs en tapisserie appliquée. Une étoffe de lin, barrée et ornée de tapisserie incluse, est posée sur sa poitrine. Le défunt est revêtu d'une chemise de lin fin, dont l'encolure, en pointe, est garnie d'un galon tissé aux plaquettes. Replié sur lui-même, il forme des sortes d'épaulettes de part et d'autre de la fente de l'encolure et descend au milieu de la poitrine avant de remonter vers le cou. Il est double, cousu bord à bord, sur les épaules et sur le devant de la chemise. Le même galon orne encore les poignets du vêtement.

Le défunt a les jambes recouvertes de jambières en toile de laine gris-jaune, grattée sur les deux faces. La partie supérieure des jambières est inaccessible, mais les attaches permettant de fixer les jarretelles au ceinturon semblent conservées. Les chevilles du défunt étaient liées entre elles, mais pas ses poignets. L'élément le plus remarquable de la tenue est évidemment le grand manteau jeté sur les épaules du mort.

Il a été taillé dans une toile de laine, grattée sur les deux faces, de couleur carmin. Les revers et l'encolure étaient garnis de deux séries de trois cordelettes de lin, recouvertes d'une toile fine de laine beige, entre lesquelles sont appliquées de fines bandes de taqueté façonné de soie. La même soierie, galonnait les bords du manteau. La partie inférieure des manches et la partie interne du grand revers droit, destinée à se rabattre sur l'épaule, comportaient des applications plus larges de ce taqueté, décoré de petits carrés dessinant un réseau losangé, marqué à ses intersections par des carrés plus grands et contenant des rosettes à huit pétales circulaires. Il s'agit probablement ici d'une soierie d'importation.

Une datation au radiocarbone, effectuée sur les cheveux du « fonctionnaire à la pourpre », indique que l'inhumation a pu se situer entre 576 et 664.

### 15 - Le « châle de Sabine »

De janvier à avril 1903, Albert Gayet mène sa huitième campagne sur le site d'Antinoé. Il concentre alors les travaux dans quatre zones des cimetières. Ses premiers efforts portent sur la nécropole de la plaine. Elle lui fournit l'essentiel de la collection qu'il doit rapporter à l'issue de la fouille.

Parallèlement, il fait procéder à des sondages sur les pentes de la montagne, dans les vallées nord et nord-est déjà explorées l'année précédente. Dans le cirque nord, il met au jour des caveaux patriciens dont proviennent plusieurs dépouilles costumées et quelques objets remarquables.

Au nord de la plaine, en périphérie de la tombe de Thaïs (Thaïas), il découvre encore, sous des sépultures déjà ouvertes en 1901, les corps de dix-huit femmes, accompagnées de palmes et enveloppées dans des suaires maintenus par des bandelettes portant une inscription à l'encre, ΕΥΨΥΧΙ ΑΝΤΙΝΟΕ, que l'archéologue traduit « les Élus d'Antinoé ».

Dans un des caveaux de la vallée nord, Albert Gayet exhume une sépulture appartenant « au type du sépulcre maçonné, recouvert d'un bloc de pierre et briques aggloméré », dans lequel repose une femme dénommée Sabine (ΣΑΒΙΝΑ), « qu'à la richesse de sa toilette, on peut qualifier de patricienne, bien qu'aucune mention de rang ne soit ajoutée à son nom. »

Divers objets avaient été disposés auprès de la morte, « une pierre gnostique, image d'Abraxas, le principe des 365 cieux du système de Basilide ; le poisson d'ivoire, symbolisant l'*ichthys* ; un lion de bronze, emblème de la force ; un collier de perles et améthystes. » Albert Gayet reconnaît immédiatement en Sabine, « malgré son châle païen », une chrétienne, « inquiète, il est vrai, une adepte des systèmes gnostiques ».

Le cadavre avec son mobilier funéraire est exposé au musée Guimet, entre le 7 juin et le 7 juillet 1903. Il partage la vingt-quatrième vitrine avec le corps de la « magicienne » Myrithis (ΜΥΡΙΘΙΣ), elle aussi extraite de la même zone de la nécropole. Une photographie illustre la mise en scène des deux tombes par Albert Gayet. Sur le document, Sabine apparaît au second plan, vêtue d'une « robe de laine rose sur laquelle est drapé un mantelet de bourre de soie pourpre, garni d'un gros bourrelet, entourant le front. » La partie inférieure du corps est enveloppée dans le « châle de laine rouge, à carrés et appliques d'angles, médaillon central et semis de motifs brodés ».

Manifestement, la défunte gisait sur la moitié inférieure du « châle », l'autre moitié ayant été rabattue pour couvrir le cadavre. L'archéologue pouvait donc décrire la partie accessible de l'étoffe, ornée de deux carrés d'angles, le premier avec « un Apollon tirant de l'arc », le second avec « un autre Apollon en face de l'Isis-Vénus dans le persea », les « appliques » ou galons en retour d'équerre, avec « tout un monde de petites figures nues », « des scènes de pêche et de chasse, des personnages en barque, passant à travers des fourrés de lotus », le « semis » du fond, où « ces images réapparaissent isolées, (...) alternant à des touffes de fleurs, roses et lotus symboliques » et le motif du « centre », « Apollon conduisant son char » (Albert Gayet, 1903) ; mais le reste du « châle » lui est resté invisible, dissimulé sous la morte.

À l'issue de l'exposition, le « châle » est immédiatement partagé. Le musée du Louvre conserve un ensemble remarquable par son iconographie : on reconnaît, dans un grand médaillon, le héros Bellérophon combattant la Chimère avec l'aide du cheval ailé Pégase, et, dans les deux carrés, Artémis chasserresse et Apollon poursuivant la nymphe Daphné qui se change en laurier ; dans les bandes en retour d'équerre se déploie un paysage des bords du Nil, avec des crocodiles, des hippopotames, des canards et des lotus, au milieu desquels évoluent des génies pêcheurs ou nageant dans les ondes du fleuve. Le musée des Beaux-Arts de Lyon et le musée des Tissus possèdent de grands fragments, sur lesquels de petites figures s'adonnent à des activités bucoliques, champêtres ou érotiques.

La dispersion des fragments rend difficile l'appréciation des dimensions d'origine du « châle » et de la disposition des motifs. On a parfois proposé de reconnaître une tenture dans cet exceptionnel tissage, dont la hauteur devait atteindre près de trois mètres. Mais la qualité de l'étoffe, sa légèreté aussi – il s'agit d'une toile de laine à effet crêpe, ornée de tapisserie incluse – indiquent qu'il s'agissait bien d'un vêtement. C'est ainsi qu'Albert Gayet le restitue, d'ailleurs, lors d'un défilé organisé en 1903, qui met en scène Thaïs, Leukyôné et Sabine.

L'analyse des fragments du Louvre, du musée des Beaux-Arts et du musée des Tissus de Lyon, réunis ici pour la première fois, permet de proposer une nouvelle restitution du décor, pour la partie supérieure du « châle ». La partie inférieure, sur laquelle reposait le cadavre, est malheureusement définitivement perdue.

Le vêtement devait mesurer deux mètres soixante dix de large pour une hauteur de trois mètres. Son tissage a nécessité l'intervention conjointe d'au moins deux tisserands, ce que révèle l'analyse de l'ensemble des motifs, qui montrent clairement « deux mains » dans le dessin des figures et des touffes de lotus. L'élégante Sabine devait le porter sur la tête, le médaillon s'épanouissant au milieu de son dos, les deux extrémités du « châle » étant ramenées sur les avant-bras. L'ampleur de l'étoffe lui permettait de se draper doucement. Une datation au radiocarbone situe la production du vêtement entre 340 et 440.

16 – Les visuels disponibles pour la presse

<http://www.echanges-ccil.fr/>

Identifiant : presse

Mot de passe : presseemusee

Service photographique - Centre de documentation

04 78 38 42 19 / [photo@mtmad.fr](mailto:photo@mtmad.fr)



*Manteau d'homme*

Antinoé, campagne de 1898,  
sépulture d'Achille, nécropole B, tombe 281.

Toile de laine grattée  
avec application de samit de soie.

VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle.

Lyon, musée des Tissus, inv. MT 34872



*Paire de jambières d'homme*

Antinoé, campagne de 1898, sépulture d'Achille, nécropole B, tombe 281.

Tapiserie de laine et lin.

VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle.

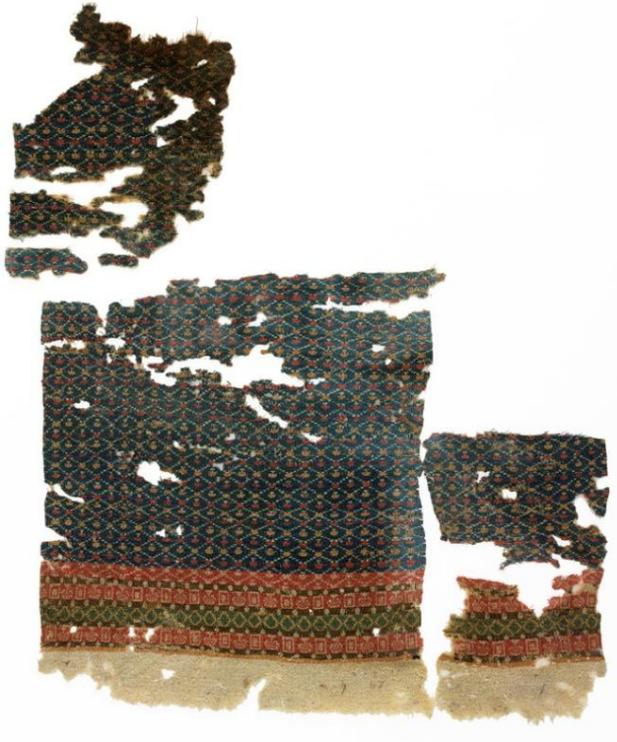
Lyon, musée des Tissus, inv. MT 28520.27 et MT 28520.28



*Robe de l' « Amazone païenne »*  
Antinoé, campagne de 1898, nécropole B, tombe 106.  
Toile de lin avec tapisserie de laine incluse.  
Première moitié du VI<sup>e</sup> siècle.  
Lyon, musée des Tissus, inv. MT 28520.43



*Manteau de l' « Amazone chrétienne »*  
Antinoé, campagne de 1898, nécropole C, tombe 350.  
Toile de laine grattée après tissage.  
Première moitié du VII<sup>e</sup> siècle.  
Lyon, musée des Tissus, inv. SN



*Fragments de coussin funéraire*  
Antinoé, campagne de 1898,  
sépulture d'une « dame romaine »,  
nécropole B, tombe 117.  
Taqueté de laine.  
V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle.  
Lyon, musée des Tissus,  
inv. MT 26812.19.1 et MT 26812.19.2



*Chaussettes ou chaussees du scribe Pamias*  
Antinoé, campagne de 1898, nécropole C, tombe 395.  
Toile de lin. Toile de laine grattée après tissage. Toile de lin quadrillé.  
Fin du VI<sup>e</sup> siècle.  
Lyon, musée des Tissus, inv. SN



*Bourrelet de tête*

Antinoé, campagne de 1898, nécropole C, tombe 339.

Tressage en natté et sergé de laine.

VI<sup>e</sup> siècle.

Lyon, musée des Tissus, inv. MT 47555.3



*Manteau de femme*

Antinoé, campagne de 1898, nécropole C, tombe 339.

Toile barrée de laine.

VI<sup>e</sup> siècle.

Lyon, musée des Tissus, inv. MT 47555.1



*Manteau d'homme*

Antinoé, campagne de 1898, nécropole B, tombe 288.  
Toile de laine grattée ; application de samit en soie et laine  
et de galons aux plaquettes en laine et lin.  
VI<sup>e</sup> siècle.

Lyon, musée des Tissus, inv. MT 47554



*Parement de manche*

Antinoé, campagne de 1898, nécropole B, tombe 218.  
Samit de soie.  
VI<sup>e</sup> siècle.

Lyon, musée des Tissus, inv. MT 26812.15



L'« Amazone païenne » ©Cédric Roulliat  
(modèle Lydianne Chomienne)



Thaïs ©Cédric Roulliat  
(modèle Yasmina Remil)



Le scribe *Pamias* ©Cédric Roulliat  
(modèle Nicolas Nerriec)

## 17 - Autour de l'exposition

### LES VISITES :

- Visite commentée de l'exposition chaque dimanche à 15h
- Visite insolite « À la poursuite du médaillon perdu » (dès 7 ans)  
Au cœur de l'exposition, les enfants aident le guide à résoudre des énigmes, se parent d'habits à la mode d'Antinoé et sont invités à découvrir un trésor caché, des visites ludiques et interactives.  
2<sup>e</sup> dimanche du mois, en famille à 16h  
13 octobre, 10 novembre 2013, 12 janvier et 9 février 2014.  
Vacances scolaires, sans adulte, mardis à 10h30 :  
22 et 29 octobre 2013
- Éveil au conte (2-4 ans)  
Aux côtés d'adultes, les plus petits partent à la découverte de contes, de comptines et de petits jeux en lien avec l'exposition.  
1<sup>er</sup> dimanche du mois à 10h15 :  
3 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 2013, 5 janvier et 2 février 2014.

### LES ATELIERS

- Atelier adulte  
Broderie, tissage de perles, recherche textile... Réaliser une création artistique d'une grande liberté avec diverses techniques.  
3<sup>e</sup> samedi du mois à 10h30/  
19 octobre, 16 novembre, 21 décembre 2013 et 18 janvier 2014
- Éveil muséal (2-4 ans)  
Toucher, découper, touiller, gratter, déchirer : un moment d'échanges ludiques et créatifs qui permet d'éveiller les sens des parents et des enfants en lien avec l'exposition.  
3<sup>e</sup> dimanche du mois à 10h15 :  
20 octobre, 17 novembre et 15 décembre 2013, 19 janvier et 16 février 2014
- Exploration muséale (4-6 ans)  
Dans la continuité de l'éveil muséal, parents et enfants poursuivent leur exploration des collections et développent leur créativité en lien avec l'exposition.  
1 fois par trimestre dimanche à 10h15  
24 novembre 2013 et 26 janvier 2014
- Atelier artistique  
Les enfants sont invités à découvrir l'exposition d'une façon ludique et créative.  
Un moment de détente pour créer une œuvre unique et originale.  
Vacances scolaires, mardis : à 10h45 pour les 4-6 ans / à 15h pour les 7-12 ans  
22 et 29 octobre 2013

## LES CONCERTS

- AU FIL DU SON « Requiem, au cœur de l'exposition »

Rendez-vous mensuel en partenariat avec l'ensemble de musique ancienne *La Note Brève*. A cette occasion, une œuvre du musée est présentée au public et mise en relation avec une œuvre musicale. Le public est ensuite convié à admirer l'œuvre du musée en écoutant les pièces de musique.

20 décembre 2013 à 12h30

## POUR LES GROUPES

VISITES COMMENTÉES de l'exposition en français et en langues étrangères.

Diverses thématiques au sein même de l'exposition sont également proposées (matières, motifs, costume et mode...).

Durée : 1h, 1h30, 2h

## PUBLIC SCOLAIRE

- CONTES

crèche et maternelle

Durée : 45 min / 1h

Au cœur de l'exposition, un conteur emmène les enfants sur les traces des fantômes d'Antinoé.

- VISITES DÉCOUVERTE ET TACTILE

primaire, secondaire

Durée : 1h, 1h30, 2h

Une visite exploratoire insolite pour découvrir l'exposition en touchant et manipulant textiles et objets (fac-similés) liés aux collections originales.

« Chefs-d'œuvre de l'exposition »

Une proposition de lecture détaillée des œuvres majeures de l'exposition.

« À la découverte des matières textiles »

Laine, lin... fibres d'hier et d'aujourd'hui.

« Il était une fois... Antinoé »

Aphrodite, cheval ailé, canard, fleurs de lotus.... une découverte de l'exposition au travers des motifs textiles.

« À la mode l'Antinoé »

Parés de costumes à la mode d'Antinoé, les enfants explorent l'exposition autour de la thématique du costume.

- ATELIERS

primaire, secondaire

Durée : 2h /3h

Les ateliers favorisent la créativité tout en dispensant un savoir faire.

Une courte visite s'accompagne d'une création collective ou individuelle.

Création autour des motifs « coptes »

Les outils graphiques, les jeux de couleurs... pour réaliser un motif d'une grande liberté inspiré de l'exposition.

Mon Châle de Sabine

Grâce aux techniques d'impression et d'application textile, réinvente le châle de Sabine.

Le nombre de personnes est limité selon les lieux et les activités.

**Tarif\***

1h = 77€

1h30 = 100€

2h = 125€

Le tarif varie en fonction du nombre de participants.

Réservation auprès du Service culturel et pédagogique du MTMAD : 04 78 38 42 02 / [animation@mtmad.fr](mailto:animation@mtmad.fr)

\*du mardi au samedi de 10h à 17h30

## 18 - Les partenaires

Cette exposition est organisée par le musée des Tissus, en partenariat avec le musée du Louvre et l'Opéra national de Lyon et avec la collaboration du Palais des Beaux-Arts de Lille, du musée des Beaux-Arts de Lyon, du musée gallo-romain de Fourvière et du musée des Confluences.

### **Commissaires d'exposition :**

Florence Calament, conservateur du patrimoine,  
section copte, département des Antiquités égyptiennes, musée du Louvre  
Maximilien Durand,  
directeur du musée des Tissus et du musée des Arts décoratifs

### **L'Opéra national de Lyon :**

La reconstitution à l'identique des costumes est le résultat d'une collaboration inédite, initiée par Maximilien Durand, entre le musée des Tissus et l'atelier de l'Opéra national de Lyon. A partir de l'étude des costumes conservés au musée des Tissus et de l'observation des dessins réalisés lors des fouilles, l'atelier de l'Opéra, sous la direction de Jean-Michel Daly, dessina les patrons et réalisa les costumes et leurs accessoires.

### **Cédric Roulliat :**

Cédric Roulliat, artiste-photographe, rapproche son travail des formes de narration populaires telles que le cinéma ou le roman photo. Il se définit comme un conteur troubadour qui embarque le spectateur dans des pérégrinations émotionnelles.

### **Scénographie :**

Loretta Gaïtis, architecte scénographe  
Saluces, graphisme et scénographie

### **Éclairage :**

Sébastien Rodriguez, musée des Tissus et musée des Arts décoratifs

### **Photographie :**

Sylvain Pretto et Pierre Verrier, musée des Tissus et musée des Arts décoratifs

### **Édition :**

*Antinoé, à la vie, à la mode. Visions d'élégance dans les solitudes.*

sous la direction de Maximilien Durand

440 pages, 45€

Editions Fage, Lyon, 2013.

## 19 – Présentation du MTMAD

**Le musée des Tissus** a été créé, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, suite à la première Exposition universelle qui s'est tenue à Londres en 1851. Les fabricants lyonnais qui avaient fait le déplacement sont rentrés avec l'intime conviction qu'il était nécessaire de fonder à Lyon un musée d'échantillons et de dessins. L'objectif de cette institution était alors de maintenir l'avantage commercial des soyeux lyonnais soutenu à la fois par de grandes compétences techniques et artistiques, témoignant d'un goût sûr pour la disposition et la mise en couleurs de motifs originaux. Les fabricants se tournent alors vers la Chambre de Commerce qui décide de créer un musée d'Art et d'Industrie installé au cœur du Palais du Commerce, édifié par René Dardel dès 1856. Le musée ouvre au public en mars 1864 et propose une vision encyclopédique des sources d'inspiration de toutes les branches des arts appliqués à l'industrie, présentant dans ses galeries aussi bien des objets d'art que des textiles. Une bibliothèque fut même constituée afin de parachever l'équipement. Ce n'est que dans les années 1890 que ce musée prend le titre de musée historique des Tissus, affirmant clairement un propos recentré, illustrant une histoire universelle des textiles.

Le musée des Tissus de Lyon conserve aujourd'hui la plus importante collection de textiles du monde, avec près de deux millions cinq cent mille pièces. Elle couvre quatre mille cinq cents ans de production textile, depuis l'Égypte pharaonique jusqu'à nos jours, du Japon aux Amériques, en passant par la Chine, l'Orient, l'Italie ou encore les Pays-Bas et tous les types de tissages sont représentés. Le musée conserve également un grand nombre d'albums d'échantillons, qui donnent une vision exhaustive de la production lyonnaise entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et les années 1950. Le musée des Tissus de Lyon abrite depuis sa fondation dans ses murs en 1954, le Centre international d'étude des textiles anciens dédiés à l'analyse et à l'étude des tissus.

En 1985, le musée s'enrichit d'un premier atelier de restauration des textiles dédié à ses collections, et, depuis 1997, d'un second atelier mettant son expertise au service d'autres collections abritées par d'autres institutions.

**Le musée des Arts décoratifs** fut inauguré, quant à lui, en 1925 dans l'hôtel de Lacroix-Laval, acheté par une Société d'amateurs lyonnais, de souche ou de cœur, dans l'idée de poursuivre cette œuvre d'enseignement universel de l'histoire du goût. En moins de vingt-cinq années, ces amateurs ont doté le musée de collections européennes, orientales, chinoises et japonaises, du Moyen Âge à nos jours.

Complété par des acquisitions financées par la Chambre de Commerce, le musée occupe aujourd'hui le rang de deuxième collection française dans le domaine des arts décoratifs. Ces deux musées réunis, après le déménagement du musée des Tissus dans l'actuel hôtel de Villeroy, rue de la Charité, dépendent depuis leur origine de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon et tous deux comptent parmi les « musées de France » depuis 2002.

## 20 - Informations pratiques

### LES MUSÉES

Musée des Tissus et Musée des Arts décoratifs

Maximilien DURAND

Directeur

Claire BERTHOMMIER

Chargée des Collections

34, rue de la Charité

69002 Lyon

+33 04 78 38 42 00

Métro Bellecour ou Ampère – Victor Hugo

Ouvert de 10h à 17h30 du mardi au dimanche.

Fermé les lundis et jours fériés.

Billets : 10 € - 7,50 €

[www.mtmad.fr](http://www.mtmad.fr)

Retrouvez également l'actualité des musées sur les réseaux sociaux  

### LE SERVICE CULTUREL ET PÉDAGOGIQUE

Cécile DEMONCEPT

Responsable (+33 04 78 38 42 06)

Daisy BONNARD

Assistante (+33 04 78 38 42 02)

[animation@mtmad.fr](mailto:animation@mtmad.fr)

Le service culturel et pédagogique organise des visites pour adultes et jeune public, pour les groupes ou les individuels ainsi que des ateliers, conférences, évènements familiaux ou professionnels.

### LE CENTRE DE DOCUMENTATION

Pascale LE CACHEUX

Responsable (+33 04 78 38 42 17)

Audrey MATHIEU

Chargée d'études documentaires et de la photothèque (+33 04 78 38 42 19)

Vincent CROS

Chargé d'études documentaires (+33 04 78 38 42 03)

[bibliotheque@mtmad.fr](mailto:bibliotheque@mtmad.fr) et [phototheque@mtmad.fr](mailto:phototheque@mtmad.fr)

Bibliothèque en accès libre du mardi au jeudi (10h-12h30 et 14h-17h30)

### L'ORGANISATION DE VOS ÉVÉNEMENTS

Installé depuis 1946 dans le somptueux hôtel de Villeroy, résidence du Gouverneur au XVIII<sup>e</sup> siècle, le musée des Tissus ouvre ses portes pour accueillir vos manifestations.

Sa grande capacité d'accueil ainsi que ses espaces de taille et de caractère très variés permettent d'imaginer tous les types de réceptions. Des visites commentées des collections permanentes du musée des Tissus et du musée des Arts décoratifs ainsi que des expositions temporaires, par groupe de 20 personnes, peuvent être associées à ces événements.

Marie-Claire NOYERIE

Responsable Administration et Gestion (+33 04 78 38 42 07)

[noyerie@mtmad.fr](mailto:noyerie@mtmad.fr)